

LE 18^E DU MOIS

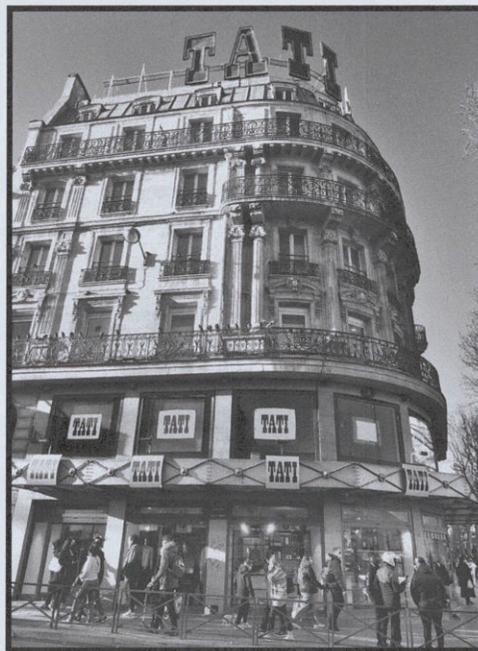
LA BOUSSOLE DIAGNOSTIQUER L'AUTISME AU PLUS TÔT ▶ P. 6 ET 7



Thierry Nectoux - Jean-Claude N'Diaye x2

LA CHAPELLE ▶ P. 12 ET 13 Voyage gourmand en Afghanistan

TATI PETITS PRIX, GRANDE HISTOIRE ▶ P. 18



OLDYSSEY COUP DE JEUNE SUR LES VIEUX ▶ P. 3

Agathe Burda TOUCHE PAS À MA MOSAÏQUE ▶ P. 16

CHAPELLE INTERNATIONAL RESTER OU PARTIR ? ▶ P. 2 À 5



9 771259 190306

DES PROJETS MAIS À QUEL PRIX ?

À Chapelle International, Plateau urbain accueille une quarantaine de structures sur 1 300 m² et 21 lots de SOHO*, mis à disposition par la Régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP). Mais leurs occupants vont devoir choisir entre accepter des loyers augmentés ou partir lorsque la RIVP en reprendra la gestion en juillet. En attendant, on se mobilise.



Réunion sous tension le 17 avril dernier dans le local de Chapelle nouvelle.

Jean-Claude N'Diaye

Le 17 avril dernier, la réunion du comité de suivi de Chapelle International, organisée pour la première fois par la Mairie, n'a pas rassuré tout le monde. Et ce, malgré les bons chiffres affichés par Plateau urbain, coopérative immobilière qui propose des locaux vides à des porteurs de projet qui n'ont pas accès à la location classique. Toutefois, Alexandra Petrov, responsable du lot G, Chapelle nouvelle, rappelle que le contrat signé par les occupants actuels avec la coopérative spécifie bien que leur occupation est transitoire. Prévue de juillet 2022 à janvier 2024, puis renouvelée pour six mois elle expire donc le 3 juillet prochain. Une date butoir qui inquiète les locataires de ces SOHO.

10 € de plus par m² et par mois

Car, à Chapelle International plus qu'ailleurs, « le quartier prend du temps à s'activer, il faut arriver à un compromis » et continuer de soutenir les occupants actuels pour leur permettre de pérenniser leur modèle économique dans un quartier classé Politique de la Ville dont l'attractivité n'est pas le point fort. Pourtant, Plateau urbain affiche un taux d'occupation de 90 %

des SOHO qu'il gère, à rapprocher des 54 % (incluant ces derniers) annoncé par Stéphanie Dubray, chargée de commercialisation à la RIVP, lors de cette réunion.

Malgré l'assurance de Mario Gonzalez, adjoint au maire du 18e chargé de l'urbanisme et du logement, présent également, que « la Mairie est particulièrement attachée à la place de Plateau urbain », les occupants sont inquiets. Et ils ont de bonnes raisons de l'être. Si aucun accord de prolongation de leur contrat avec Plateau urbain n'est conclu, ils verront leurs loyers augmenter de façon conséquente (de 20 €/m²/mois charges comprises à 30 €/m²/mois pendant les trois premières années, 33 € ensuite, charges non comprises) et l'obligation de signer un bail commercial 3-6-9. Alors ils se sont mobilisés et ont lancé une pétition adressée à Eric Lejoindre, maire du 18e. Elle réunit à ce jour 177 signatures en ligne sur les 200 attendues et plus d'une centaine en version papier.

Tous ceux que nous avons rencontrés le disent, dans de telles conditions, ils devront alors partir. Comme Clément du média Oldyssey (voir

page 3), installé depuis 2022, qui « apprécie la présence de plusieurs entreprises de l'économie sociale et solidaire et d'être avec Plateau urbain qui a la capacité d'animer le quartier et créer du lien social » et qui ne restera que si la RIVP lui propose un local plus petit et donc moins cher pour son équipe de sept personnes. Ou comme les deux Charlotte, Font et Romani, artistes tisserandes (voir notre numéro d'octobre 2023) dont la renommée dépasse largement le quartier. Malgré leur désir « d'ancrer [leur] production au sein d'un atelier parisien », leur implication depuis leur installation en 2022 et leur volonté de partager leur savoir-faire, elles envisagent de déménager leur atelier où trône leur magnifique (et imposant) métier de haute lisse.

Un plateau bientôt vide

Bertrand Robuchon, architecte cofondateur de l'agence d'architecture Brpr, partage un SOHO depuis deux ans avec ses collègues urbaniste et paysagiste. Ils avaient entendu parler de Plateau urbain, des conditions avantageuses et trouvaient « intéressant de venir dans ce quartier neuf, prometteur, certains architectes de leur connais-

sance ayant travaillé sur le projet ». Mais il trouve « dur de discuter avec la RIVP » et n'est pas certain non plus de rester si son contrat avec Plateau urbain devait s'arrêter.

Pas mieux avec la RIVP

Les commerçants installés dans les SOHO gérés directement par la RIVP ne sont pas mieux lotis. Tous racontent un quartier mort avec peu de passage et des ventes qui ne correspondent pas à celles attendues, faute de clientèle. L'artisan maroquinier Chic et singulier survit grâce aux salons auxquels il participe et une clientèle d'habités mais déçu, envisage de quitter le quartier. « Au début on nous a dit qu'il y aurait des artisans mais au final ce sont des bureaux souvent vides [qui occupent les SOHO], ce n'est pas attirant pour le chaland », explique-t-il.

Même constat ou presque chez Adam, qui a ouvert son atelier de réparation, La Chapelle du vélo, en 2021. Son loyer de près de 3 000 € pour son local de 64 m² et son logement de 30 m² paraîtrait justifié pour un lieu où il y a du passage. « Mais il n'y a aucun passage à Chapelle International et donc pas de chiffre d'affaires », se désole-t-il, alors qu'il est dans un domaine d'activité très porteur. Il parle également d'augmentations de charges disproportionnées et non justifiées, précisant qu'il ne peut pas se rémunérer depuis trois ans. Rania, quant à elle, « première commerçante du quartier », a ouvert les portes d'Ardi (voir page 5) en 2020. Très motivée à faire vivre le quartier, elle déplore elle aussi des charges trop élevées et le manque d'accompagnement de la RIVP, se disant « prise à la gorge avec plus de 100 000 € dûs au bailleur » et un « loyer de 3 000 € pour un appartement qu'on m'a imposé ».

Mais tout n'est peut-être pas joué car les discussions sont toujours en cours entre la RIVP (société d'économie mixte dont l'actionnaire principal est la Ville de Paris), la SAS SOHO (structure créée conjointement avec la Caisse des dépôts et consignation pour la gestion des SOHO), la CDC elle-même et la Mairie.

Quelle vision du quartier l'emportera ? Celle d'un quartier à soutenir pour le faire décoller, le rendre attractif et animé comme le demandent ceux qui y vivent et y travaillent ? Ou au contraire privilégier la rentabilité immédiate au risque de le vider de ses activités commerciales, artisanales et artistiques et à terme, de ses habitants ? ● SYLVIE CHATELIN

* Small Office Home Office, logement et local professionnel dans un même lieu.

UN AUTRE REGARD SUR LA VIEILLESSE

Un jour, Clément et Julia ont pris leur sac à dos pour partir à travers le monde à la rencontre des personnes âgées qui créent et partagent. En France, le média Oldyssey a donné lieu à de nombreuses réalisations, dont des duos linguistiques entre générations.

Et si la vieillesse n'était pas un naufrage ? Et si ce moment plus ou moins long de la fin de la vie pouvait allier le plaisir de s'exprimer à celui de transmettre aux générations plus jeunes ? C'est sur la base de ces intuitions que deux jeunes trentenaires ont réalisé un tour du monde d'un an entre 2017 et 2018. « Julia Mourri et moi-même, explique Clément Boxebeld, voulions aller voir la place des vieux dans les autres sociétés. »

D'où vient cette idée curieuse, surtout quand on peut croquer la vie à pleines dents ? « Nous avons tous les deux eu des liens très positifs et durables avec des vieux. Julia avec sa grand-mère confidente ; moi avec mes grands-parents d'origine néerlandaise. Avec ma grand-mère malade Alzheimer, je me souviens d'une relation très douce, voire poétique. »

Alors, après trois ou quatre années de pratiques professionnelles, tous deux décident de faire un break pour partir sur les routes du monde. Ils réunissent un budget conséquent de 80 000 € auprès d'acteurs du vieillissement (des mutuelles notamment). « Nos études en école de commerce nous ont bien servi », glisse Clément. A raison d'un pays par mois, ils ont rendu visite à une quarantaine d'initiatives qui valorisent les personnes âgées et les enfermer dans un statut d'assistés passifs.

Coup de coeur africain

Au Sénégal, ils ont ainsi découvert comment des grand-mères agissent pour éviter les mariages et les grossesses précoces. « Elles ont compris progressivement pourquoi l'excision n'était la bonne pratique pour les femmes alors que c'était souvent elles qui pratiquaient auparavant », explique Clément. Au Brésil, ils ont été frappés par des projets de mise en relations entre personnes âgées et jeunes étudiants. Mais leur coup de coeur, c'est sans doute en Afrique du Sud avec cette aventure folle de grand-mères joueuses de foot qui organisent des tournois dans tout le pays.

Cette expédition donne lieu à un livre (*Oldyssey, un tour du monde de la vieillesse*, éd. du Seuil) et inaugure une nouvelle aventure avec le média Oldyssey qui, sous différents formats (vidéos, articles), propose un nouveau regard sur la vieillesse. Dès 2022, ces voyageurs s'installent dans le nouveau quartier de Chapelle International, dans des locaux gérés par Plateau urbain (voir page 2).

En marge de la coupe du monde féminine de 2019 en France, un événement inattendu va avoir lieu : un

tournoi de foot de vieilles femmes. « Ce sont les équipes de grands-mères sud-africaines qui voulaient venir en France, se souvient Clément. Les Senioriales, le groupe de résidences services seniors (RSS), a accepté de financer le voyage et fait des appels à candidature parmi les résidentes pour monter une équipe française. » L'aventure n'en est pas restée là, puisque se sont constituées de façon plus durable trois

équipes de fouteuses âgées en Bretagne, à Lyon et en Dordogne. Avec un large sourire, Clément ajoute que leurs mères respectives, celle de Julia et la sienne, s'entraînent désormais chaque semaine.

Partage de savoirs et conversation

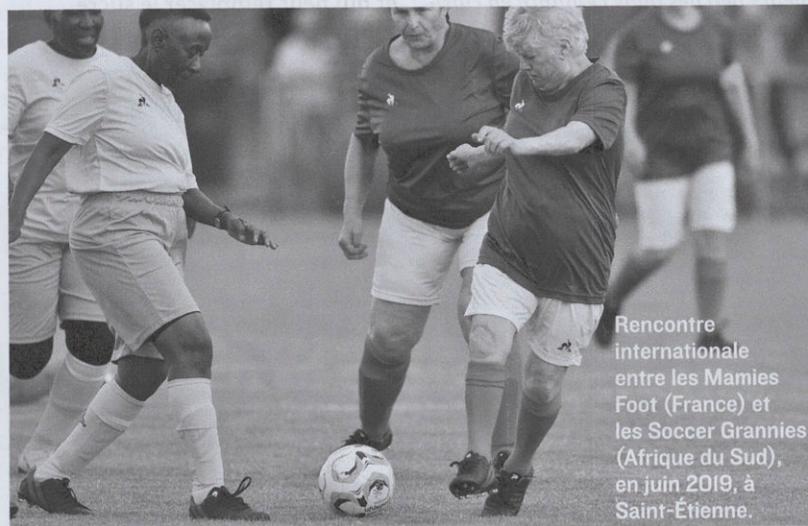
Leur aventure a eu également des suites avec le projet « L'Outil en main » où des artisans retraités transmettent

partout en France leur savoir-faire. Et puis, en 2020 est lancé le programme Share Ami. « Le point de départ, c'est le confinement, raconte Clément. Julia et moi nous sommes demandé ce que nous pouvions faire face au risque d'isolement. Nous nous sommes inspirés d'expériences étrangères pour concevoir un duo entre un vieux et un jeune qui, par voie numérique, converse au moins une fois par semaine pour que le jeune apprenne le français. »

Quelques années plus tard, le succès est au rendez-vous pour Share Ami avec plus de 1 500 duos permanents, 40 facilitateurs bénévoles (pour aider à la mise en relation) et trois salariés en CDI (sans compter stagiaire et service civique). A Paris, des duos en présentiel ont été développés pour des jeunes réfugiés : les rencontres ont lieu dans des maisons de retraite, des RSS ou des tiers-lieux. Le 18e est aux premières loges des suites d'un voyage décidément très fructueux qui voulait changer notre regard sur la vieillesse. ●

NOËL BOUTTIER

Plus d'info : shareami.org et oldyssey.org



Rencontre internationale entre les Mamies Foot (France) et les Soccer Grannies (Afrique du Sud), en juin 2019, à Saint-Étienne.

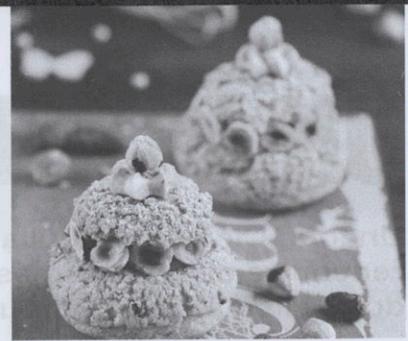
Frédéric Chambert/agence Paoramique

Julia Mourri et Clément Boxebeld avec deux mamies sud-africaines.



UN PEU DE DOUCEUR EN PARTAGE

Une artisanne passionnée veut transmettre le pouvoir de bien-être et d'émotion de la pâtisserie.



Bien tentants, ces petits fours offerts aux participants du premier vide-greniers de Chapelle International, où *Le 18e du mois* tenait un stand. Un peu de douceur par ce matin pluvieux et frisquet, ça ne se refuse pas ! C'est exactement le projet de Céline Courquin, cheffe pâtissière qui venait de fabriquer ces délicieux gâteaux au cours d'un atelier avec des enfants dans la cuisine du Lab' Chapelle : « susciter des émotions et du bien-être, grâce au partage de la pâtisserie ».

Après une carrière dans la direction de structures sociales et culturelles, elle crée son association 1Eclair2Gourmandises dans la foulée de l'obtention de son CAP pâtisserie pour pouvoir donner à son papa, gravement malade, « le moment de gourmandise de son éclair au chocolat ».

Son but est de transmettre des recettes accessibles mais raffinées que chacun peut refaire à la maison, en famille pour favoriser ce lien et développer la confiance en soi. Elle souhaite promouvoir la découverte du goût et des saveurs grâce à des ateliers, comme celui qui a réuni douze enfants du centre social Binet autour du

thème : « De la cabosse à la tablette de chocolat » au cours duquel ils ont pu voir et toucher le fruit du cacao puis participer aux étapes de la fabrication du chocolat.

Du mieux manger à Chapelle International

« Le bien-être est au coeur de mon travail, je m'appuie sur l'imaginaire, les odeurs perçues dans l'enfance en cuisinant avec les grands-parents. » Cette

intention prend toute son importance lors des ateliers avec des malades du cancer, dans le food-truck de l'association Tous contre le cancer. Pour ce type de pathologie, comme pour les diabétiques, elle porte une attention particulière à la pâtisserie moins sucrée et a ainsi découvert le yacon, cette poire de terre originaire du Pérou, cultivée désormais en Bretagne et qui peut remplacer le sucre.

Elle fait aussi découvrir toutes

sortes de farines moins sucrées, lors d'ateliers organisés par la CAF Belliard. Toujours créative, Céline vient d'initier des balades gourmandes à travers le 18e, en commençant par... Montmartre, le 18 avril dernier avec un groupe d'enfants. Le jeu consiste à résoudre des énigmes au cours d'un parcours culturel, chacune d'elles permettant de découvrir et déguster une pâtisserie pour « découpler les émotions ». D'autres propositions vont suivre...

Très présente au Lab'Chapelle, le tiers-lieu du quartier Chapelle International où elle voudrait attirer davantage d'habitants, elle y animera des ateliers lors du Festival du mieux manger qui aura lieu du 8 au 15 juin. Elle recherche un local pour s'installer et se dit très « déçue de ne pas avoir été choisie pour la buvette Tchou-tchou du parc Chapelle Charbon », finalement dévolue à la société gestionnaire du petit-train de Montmartre.

Ne manquez pas son prochain atelier à Quartier libre, le 22 juin pour fabriquer et déguster... chut, c'est une surprise ! ●

ANNIE KATZ



Au centre Céline Courquin, lors d'un atelier pâtisserie

leclair2gourmandises.fr

UNE RADIO « MADE IN CHAPELLE INTERNATIONAL »

Ça rappe à Chapelle International avec XV3Radio et Radio75, deux webradios qui diffusent du hip-hop sous toutes ses formes, mais pas seulement.

Rencontrés par hasard au marché des créatrices du bar-restaurant Amaluna, qu'ils co-organisaient avec leur association de production audiovisuelle Unlabl'd entertainment, Jimmy Afolabi et Fériel Amara sont les fondateurs et animateurs des webradios XV3Radio75, toutes deux installées dans un SOHO géré par Plateau urbain. Même canal de diffusion mais créneaux horaires différents — l'une le matin, l'autre l'après-midi — elles sont consacrées à la culture hip-hop et proposent une bande-son largement teintée de rap. Aux manettes, Jimmy, enfant de La Chapelle, amoureux de son quartier, féru de rap et de son histoire. À ses côtés, Fériel, tombée dans la radio et le rap au contact de Jimmy et véritable passionnée de musique urbaine.

Sur leur site, plusieurs tranches horaires, plusieurs thèmes : les Mardis

love, The good old days pour les classiques ou La nouvelle vague pour découvrir les dernières pépites du 18e en matière de rap ou de r'n'b.

En complément, plusieurs émissions phares, dont La Maison mère, un dimanche sur deux. Un nom qui fait référence aux premiers soubresauts du rap français, lesquels ont eu lieu sur un terrain vague à La Chapelle (voir notre numéro 324). « Il s'agit de redonner un nouveau lieu d'expression au rap du 18e, pour qu'il garde sa place de maison mère et pour lui rendre également ce côté festif qu'on perd un peu actuellement », explique Jimmy. Animée par les journalistes Mekolo Biligui, Marie-Gaëtane Anton et Ikki qui reviennent sur les dernières sorties mais aussi sur des sujets de société, l'émission est surtout faite pour « inspirer les gens et donner des modèles », comme Aïcha Ballo, vendeuse à la sauvette à

Château Rouge qui a créé sa société (le traiteur Afro gourmet).

Girl power et explication de textes

Citoyens engagés et défenseurs de la cause féministe, Fériel et Jimmy donnent toute leur place aux rappeuses, moins médiatisées que leurs homologues masculins, mais nombreuses et tout aussi talentueuses. Pour les découvrir, c'est le jeudi que ça se passe, de 18 h à 2 h 30, avec la playlist 100 % féminine Grlpwr.

Pour ceux qui sont hermétiques au rap, le podcast Passe ton rap, disponible sur les plateformes d'écoute, vous permettra de mieux l'apprécier. Professeure de lettres classiques, habitante du 18e et elle-même passionnée de rap, Marie-Gaëtane Anton y analyse des textes d'un rappeur ou d'une rappeuse en sa présence et celle de quatre ou cinq jeunes, pour une étude de texte d'un genre nou-

veau débouchant sur un débat d'idées.

Très investie dans le quartier, l'équipe de XV3Radio75 sera présente lors de la prochaine Fête de la musique dans le square du 21 avril 1944, à deux pas de la radio. Comme l'an dernier, ils co-organiseront les festivités avec les associations et les habitants de Chapelle International. ●

SYLVIE CHATELIN

XV3Radio75, 3E rue de la Concertation (M° Porte de La Chapelle)



L'équipe de l'émission « La Maison Mère » avec deux de leurs invitées : Charlotte Font et Charlotte Romani, lissières installées à Chapelle International.

GASTRONOMIE ET CULTURE PALESTINIENNES CHEZ RANIA

Quatre ans après son ouverture, nous sommes allés prendre des nouvelles de Rania, Franco-Palestinienne et fondatrice du concept-store Ardi, situé à quelques pas de la porte de La Chapelle.

Depuis octobre, Gaza est l'épicentre d'un conflit israélo-palestinien qui ne cesse de scinder le débat public. Les prises de parole affluent mais sont fréquemment critiquées, l'expression des faits devient complexe. Alors, comment en parler ? À cet égard, nous sommes retournés chez Ardi, ce lieu gastronomique et culturel qui célèbre la culture palestinienne. Davantage fréquenté depuis octobre, il a été créé en 2020 par Rania (lire notre numéro 297), passionnée par la cuisine et amoureuse des arts, elle qui voulait devenir, plus jeune, scénariste et réalisatrice.

Comme à la maison

Traductrice lors du festival Ciné-Palestine, elle révèle avoir pris « une grosse claque artistique », réalisant qu'elle n'avait pas connaissance de plusieurs artistes « alors qu'il y en a pléthore ! » Ardi, elle l'a fait « pour nous », c'est-à-dire une communauté palestinienne invisibilisée. Sa création a été conditionnée par le mélange de la gastronomie et du culturel, voulant créer des événements littéraires, musicaux afin de pouvoir faire exister la Palestine autrement.

Chez Ardi, c'est comme à la maison, des photographies aux murs, des livres sur des étagères : Edward Saïd, Mahmoud Darwich, grande figure de la poésie palestinienne. À l'entrée, une cuisine. Rania est autodidacte sur toute la ligne, elle a formé seule pendant quelques mois des cuisiniers et elle affirme que de A à Z « tout est fait maison ! ». On y retrouve certains plats caractéristiques de la région levantine comme le célèbre dessert knafeh et des plats typiques palestiniens à l'instar de l'idreh originaire de la ville d'Al-Khalil (Hébron).

Une fréquentation nouvelle ?

Depuis octobre, le lieu se popularise. « On ne peut plus venir sans réservation. », explique Rania, qui exprime un sentiment ambivalent, à la fois très comblée de ce succès mais y déplorant un aspect tragique. « Je ne veux pas qu'Ardi soit une tendance, un lieu à la mode ou un hashtag pendant que mon peuple se fait bombarder, concède-t-elle. La Palestine, il faut la soutenir toute l'année, en consommant palestinien, en achetant de l'artisanat

palestinien. » Consciente qu'Ardi est davantage médiatisé, à l'instar de la militante Rima Hassan et de l'artiste Saint-Levant qui sont devenus des porte-parole de la cause palestinienne, Rania mentionne qu'il existe aussi plusieurs organismes et collectifs produisant un travail tout aussi important comme Urgence Palestine, dont une nouvelle antenne vient d'ouvrir dans le 18e arrondissement, Boussole

Palestine et Tous pour la Palestine.

Ce lieu a été créé dans une perspective également multiculturelle, souhaitant inscrire cet endroit dans un lieu accessible pour tous. Fréquenté aussi par des Palestiniens — ils disent s'y sentir bien et retrouver un peu de leur culture et de leur communauté comme le mentionne Rania, essentielle à une identité politique en permanence. ● NOAME TOUMIAT



Noame Toumiat x2

LE 18^E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-9034

Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction Stéphane Bardinet, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Sylvie Chatelin, Noémie Courcoux-Pégorier, Dominique Delpirou, Marine Derquenne, Béatrice Dunner, William Even, Danielle Fournier, Charlotte Grimont, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Maxime Renaudet, Jean Serillin, Noame Toumiat.

Photographies et illustrations Thierry Maubert, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Noame Toumiat.

Relecture Elise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart, Maxime Renaudet.

Rédaction en chef Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original Pilote Paris

Première rédactrice graphiste Isabelle Royère

Bureau de l'association Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière, Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux Noël Bouttier, Valentina Casciù, Cornélie Pau, Maxime Renaudet.

Responsable de la distribution Anne Bayley

Responsable des abonnements Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli Marika Hubert

Directrice de la publication Sylvie Chatelin

Fondateurs Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

Tous les points
de vente sur
www.18dumois.info

PROCHAIN
NUMÉRO :
PARUTION
LE 1^{ER} JUIN

RETROUVEZ
LE 18^E DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

TROUBLES DU SPECTRE DE L'AUTISME

LE 18^E A TROUVÉ SA BOUSSOLE

Un mois après la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme, La Boussole nous a ouvert ses portes pour nous expliquer comment elle tente de diagnostiquer précocement ce trouble du neurodéveloppement.



lui-ci, notre but est de donner le plus de clés possible aux parents, notamment pour anticiper les différentes orientations, explique Thibault Butel, également médecin à la plateforme d'orientation-coordination (PCO) de Hovia, dans le 15^e. Mais sans pour autant jouer les Madame Irma et s'aventurer sur des choses dont on n'a pas de certitudes, car on a affaire à des enfants qui sont dans une pleine période de développement, donc sujets à des évolutions parfois difficilement prédictibles à 100%.

Un accompagnement post-diagnostic

Une fois le bilan rédigé et le diagnostic posé (ou pas), le travail de La Boussole ne s'arrête pas là. « Ce qui a évolué, c'est l'accompagnement post-diagnostic car ça peut être violent pour les parents. On est dans le 18^e, on a donc pas mal de familles qui ont besoin d'être aidées dans la suite de leurs démarches administratives, explique Valérie Chevalier. Pour ça, on a créé un poste d'assistante sociale et mis en place un fonctionnement post-diagnostic. Toutes les familles sont appelées par une psychologue quinze jours après le bilan, pour voir où elles en sont, ce qu'elles ont compris de la consultation, ce qu'elles comptent faire et ce dont elles ont besoin. » L'assistante sociale de la plateforme peut ensuite prendre le relai, en aidant par exemple les familles à monter un dossier MDPH (Maison départementale des personnes handicapées), indispensable pour prétendre à des aides et des accompagnements.

À la fin de l'année 2023, soixante-sept restitutions ont eu lieu et vingt autres seront réalisées d'ici quelques semaines. Derrière ces chiffres, un délai encore important pour les familles, puisqu'il faut attendre au moins six mois avant d'espérer avoir un premier rendez-vous à la plateforme de diagnostic autisme de proximité du 18^e. « À mon arrivée, il y avait dix-huit mois d'attente, se rappelle la directrice adjointe. Mais entre-temps, une seconde PDAP

A quelques mètres des grilles de l'hôpital Bichat — bâtiment immense qui fourmille de patients et de blouses blanches — une petite dépendance isolée respire la tranquillité. Comme protégée par un cerisier en fleurs qui précède la porte d'entrée, cette maisonnette héberge La Boussole, une plateforme de diagnostic autisme de proximité (PDAP). Elle s'adresse à des enfants de 2 à 6 ans, domiciliés à Paris et présentant ce qui pourrait s'apparenter à un trouble du spectre de l'autisme (TSA). Reconnu comme handicap en France depuis 1996, l'autisme rassemble quatre types de troubles : des difficultés de communication verbale et non verbale, des difficultés d'interaction, des comportements répétitifs et des particularités sensorielles comme des hypersensibilités. Voilà ce que traquent les professionnels de santé de La Boussole, dont l'objectif est de poser un diagnostic précoce afin que les enfants soient pris en charge le plus tôt possible. « C'est important car on a encore trop souvent des adultes qui apprennent tardivement qu'ils sont porteurs d'un trouble du neurodéveloppement (TND) et s'ils l'avaient su plus tôt, ça aurait été quand même plus simple pour eux », constate Thibault Butel, médecin à La Boussole. Pédiatre de formation, il rappelle aussi qu'il existe chez les enfants une plasticité neuronale : « Plus on est petit, plus on peut moduler et modifier les circuits neuronaux et atténuer les symptômes. Néanmoins, c'est important d'avoir en tête qu'on ne guérit pas vraiment de TSA, on apprend à vivre avec. » Mais, avant d'essayer de cohabiter avec l'autisme, encore faut-il être dia-

gnostiqué. Pour ça, La Boussole a mis en place un parcours fléché qui peut durer jusqu'à plus de vingt heures.

Docteur Butel et Madame Irma

Souvent orientées par un médecin traitant ou par l'école de leur bambin, les familles sont d'abord amenées à remplir un questionnaire bien précis qui permettra à une commission de valider ou non un rendez-vous médical avec l'enfant au sein de La Boussole. « Cette première consultation spécialisée avec un médecin dure au moins une heure et demie, explique Valérie Chevalier, directrice adjointe de la plateforme gérée par l'association Hovia. De là, il est présenté à l'équipe et afin de le voir dans son environnement, on met en place une visite d'observation à l'école, à la maison, à la crèche ou à la halte garderie. Ensuite, il y a deux rendez-vous avec la psychologue pour passer des tests, un avec une orthophoniste et un autre avec une psychomotricienne. » À la fin de ce processus, qui s'étale sur trois à quatre mois, les médecins de La Boussole rédigent un bilan qui les conduit à poser un diagnostic, communiqué aux familles lors d'un dernier rendez-vous de plus d'une heure. « À l'issue de ce-

« On est dans le 18^e, on a donc pas mal de familles qui ont besoin d'être aidées dans la suite de leurs démarches administratives. Pour ça, on a créé un poste d'assistante sociale et mis en place un fonctionnement post-diagnostic. »

a ouvert dans le sud de Paris, ce qui a permis de réduire ce délai. » En parallèle, les enfants de moins de deux ans sont régulièrement redirigés vers l'hôpital Robert-Debré (19^e) et son unité de détection précoce pour très jeunes enfants. Puis, à l'image de celui de Marx Dormoy, les centres d'action médico-sociale précoce (CAMSP) ont eux aussi parfois les équipes pour poser des diagnostics de certains TND, même si l'attente est souvent longue. Enfin, point bonus pour notre arrondissement puisque sa communauté professionnelle territoriale de santé (CPTS) développe depuis 2023 un projet sur les TND avec la maison de santé Épinettes Grandes-Carrières. ● MAXIME RENAUDET

4 QUESTIONS SUR L'AUTISME À THIBAUT BUTEL, MÉDECIN À LA BOUSSOLE



Maxime Renaudet

Quels sont les différents degrés de sévérité des troubles détectés et leur évolution possible ?

T.B. Concernant la sévérité des symptômes, on remarque qu'on a une très grande différence de profils. Par exemple, environ un tiers des personnes autistes ont un retard intellectuel associé, ce qui est plus que dans la population nationale. Comme on peut le voir dans les films, certains profils ont un haut potentiel intellectuel ou des pics de compétences dans certains domaines. Enfin, toute une autre partie de personnes ont une intelligence tout à fait normale. Cela explique beaucoup les différences de profils et de trajectoires dans la vie, car les enfants qui ont un retard intellectuel associé vont avoir besoin de plus d'accompagnement dans leur vie de tous les jours. C'est très important d'avoir ça en tête et que les parents l'aient aussi. Ce n'est pas que l'autisme qui fait le handicap, c'est aussi le niveau intellectuel et cognitif associé.

Et ça, vous parvenez à l'évaluer ?

T.B. On essaye de l'évaluer mais c'est très difficile en dessous de 6 ans. Théoriquement, on ne parle même pas de retard intellectuel au-dessous de cet âge-là, mais de retard de développement par rapport aux autres enfants. Et la corrélation entre les deux n'est pas si évidente... La difficulté et le piège c'est de réussir à savoir si on est plutôt dans le cadre d'un retard de développement, qui va probablement évoluer vers un retard intellectuel donc des profils plus lourds, ou plutôt dans le cadre d'un profil léger avec un niveau cognitif plus normal on va dire. C'est un peu tout l'enjeu des bilans qu'on délivre à La Boussole.

Est-ce que l'environnement social peut être un facteur de TSA ?

T.B. La précarité est probablement un facteur de trouble du neurodéveloppement au sens large du terme, sans qu'on sache vraiment pour quelle raison. En tout cas, ce dont on est sûr, et ce que je rappelle à chaque fois que je fais un diagnostic, c'est que le comportement des parents n'induit pas un TND ou un TSA.

Malheureusement, en France, à ce sujet, on est parti sur de mauvaises pistes pendant de longues années. Donc même si parfois on a l'impression

que les parents ont un comportement pas tout à fait adapté, c'est aussi parce qu'ils ont tenté d'adapter leur comportement face à un enfant qui a des réactions atypiques.

Quid des écrans ? Ces derniers peuvent-ils être un facteur de TSA ?

T.B. Sur les écrans, les études ne sont pas si claires que ça. Néanmoins, on sait que ce ne sont pas les écrans qui engendreront un TSA. Par contre, ce qui est vrai, c'est que le temps qu'un

enfant passe devant un écran, c'est du temps qu'il ne passe pas avec ses parents, et inversement. C'est donc plutôt de la soustraction d'interaction. Il faut bien avoir conscience que, pour certains parents qui font malheureusement face à un enfant très compliqué à gérer, si on leur a pas donné les clés, les écrans sont probablement une solution de survie qu'ils ont mis en place. Donc ça m'embête de culpabiliser les parents à ce sujet s'il y a un TSA. ● PROPOS RECUEILLIS PAR MAXIME RENAUDET



Exercice de style

CHARLOTTE GRIMONT

Cette rubrique est librement inspirée de la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Georges Perec. Au lieu de la place Saint-Sulpice, différents endroits du 18e, pour saisir les gens, la vie quotidienne, les petits détails et le temps qui passe.

UN SAMEDI D'AVRIL

LE DÉBUT DU PRINTEMPS, c'est tout un monde qui sort et colore les squares. **Au square Léon**, les hommes jouent aux dames comme on risque tout au poker. Le clac-clac des pions avancés avec conviction sur le plateau donne la cadence. A l'espace santé, les hommes font des tractions en pronation et en supination, des abdos et des pompes diamants. Les hommes jouent au foot et les jeunes hommes apprennent à jouer au foot. Les hommes se reposent sur l'herbe encore tendre. Ils discutent, ils fument, ils savourent une bière. Au square Léon, il y a moins de femmes qu'il ne faut de joueurs pour former une équipe de foot. Sous le regard attentif des hommes, quelques-unes bronzent allongées en lisant. D'autres s'occupent des enfants: « *César, n'oublie pas ton ballon* ». **Au square Henri-Sauvage**, le début et la fin de la vie se côtoient par jeux d'enfants interposés. Les cris des uns tutoient les chuchotements des autres. Les sauts des uns donnent de l'énergie aux autres. **Au square Clignancourt**, une allée de fleurs bordée de bancs de solitudes, têtes penchées en avant comme un tournesol en fin de journée. Chaque banc accueille son âme : le lecteur hors les murs, l'étudiant studieux qui n'a pas encore totalement renoncé au plaisir des rayons de soleil, le bavard pendu au téléphone. Plus loin, au bac à sable, des familles, des familles et des familles. Les pieds dans le sable, pelles et seaux sortis, comme à la plage. Des apprentis sportifs s'initient au tennis de table, à l'escalade et au judo.

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

LUNDI 13 MAI
En mairie à 18 h 30

VIDE-GRENIERS, ETC.

SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 MAI

Brocante dans la salle paroissiale de Notre-Dame de Clignancourt, 36 rue Hermel, de 10 h à 18 h, avec buvette et concerts.

SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 MAI

Kermesse de la paroisse Sainte-Geneviève des Grandes carrières, 172 rue Championnet.

DIMANCHE 26 MAI

Vide-greniers organisé par le Village Clignancourt autour du square Sainte-Hélène, rue Esclangon et du Ruisseau, de 9 h à 19 h.

SAMEDI 4 MAI

Crashboard et showroom

Dans le cadre du festival Numok, une expérience de surf immersive dans le cyberspace et un jeu avec volant, planche, casque VR et plein d'autres surprises. À partir de 8 ans à la bibliothèque Vaclav Havel, entre 14 h 30 et 17 h 30, 26 esplanade Nathalie Sarraute.

Café littéraire

Rencontre et discussion sur les lectures préférées des participants à la bibliothèque Maurice Genevoix à 11 h, 19 rue Tristan Tzara.

LES 4 ET 5 MAI

Festival Toi, moi & Co

Rencontre le samedi 4 les animateurs de Radio Mobile Paris de 15 h à 17 h. Spectacle, violent malgré sa légende, Le Chaperon rouge à 17 h 30, puis Echo(s) à 20 h. Le dimanche 5, un spectacle pour les enfants à partir de 7 ans, Luce et les choses à 15 h, puis à 17 h la pièce Nuisibles qui raconte, pour les adultes, la révolte des enfants de la colonie pénitentiaire de Belle-Ile-en-mer, au Grand Parquet, 35 rue d'Aubervilliers.

DU 5 MAI AU 23 JUIN

Mankiewicz

Ciné-club sur le grand réalisateur hollywoodien avec huit de ses films les dimanches à 10 h 30 au Louxor, 170 boulevard Magenta. cinemalouxor.fr

MERCREDI 8 MAI

Commémoration 8 mai 1945, dans le hall de la mairie à 10 h.

DEUX CAS D'ÉCOLE

Alors que nous évoquions le mois dernier de futures fermetures de classes dans l'arrondissement à la rentrée prochaine, focus sur les écoles Jean-Baptiste Clément et Eva Kotchever qui affrontent des enjeux différents.

Une cour fleurie, un jardin qui pousse, des jeux, un mini terrain de foot. La cour de l'école maternelle Jean-Baptiste Clément s'est fait une jeunesse grâce au programme Oasis. Et ce charmant lieu d'apprentissage pousse un « ouf » de soulagement : au vu des récentes inscriptions - 40 à la clôture - l'école pourra conserver ses quatre classes, accueillant au total 95 enfants du secteur. Donc pas de fermeture d'école en vue « afin également de conserver une vie familiale sur la butte Montmartre », souligne le directeur Bertrand Heusse.

Une école sauvée

Sauf que pendant un an, l'ensemble de l'établissement (enfants, enseignants, personnel, périscolaire) sera déplacé dans la maternelle de la rue d'Orsel, pour cause de travaux. En effet, son emplacement, la facilité d'accès pour les camions de livraison et la superficie des locaux disponibles l'ont désignée comme l'un des lieux amenés à devenir une cantine satellite de l'arrondissement. La Mairie du 18e, à travers sa Caisse des écoles, s'est en effet engagée dans un programme d'amélioration de la qualité de la nourriture servie dans les cantines, en interrompant le contrat qui la liait à la Sogeres. Dans huit établissements de l'arrondissement, vont être installés des lieux de fabrication : circuits courts, produits bio, fraîcheur, seront donc au programme des menus de la rentrée 2025.

Invisible depuis la rue, le sous-sol de l'école, d'une belle superficie, va donc être réaménagé en cuisine, où seront préparés tous les jours les repas des écoles du haut Montmartre, cinq en tout, livrés ensuite par vélo-cargo. Carine Rolland, adjointe à la maire de Paris en charge de la culture et de la ville du quart d'heure, déléguée en charge des affaires scolaires dans le 18e, explique le choix de la fermeture : « Cette fois-ci, nous ne pouvions effectuer les travaux très importants en site occupé car ils sont trop longs ». Il a donc fallu trouver une solution pour que l'école Jean-Baptiste Clément rouvre ses portes, sans éparpiller enfants et adultes dans différents établissements. C'est chose faite puisque l'école de la rue d'Orsel accueillera la structure et sera donc pendant un an une école à deux têtes.



Parents et enseignants de l'école Eva Kotchever sont mobilisés pour son classement en REP.

Ce qui ravira provisoirement certaines familles qui ne seront plus obligées d'escalader la Butte le matin au réveil ! « Notre choix n'a pas été motivé par le fait de gérer des effectifs mais d'accompagner de jeunes enfants dans leur entrée à l'école », raconte l'élue, qui se réjouit que l'ensemble des parents ait compris ces enjeux. La municipalité profite également de cette année de travaux pour effectuer une rénovation thermique du bâtiment et aménager ses abords. C'est donc une école presque neuve que les petites sections découvriront à la rentrée 2025, avec le circuit le plus court entre la fabrication des repas et leur palais.

Une école en lutte

L'école Eva Kotchever, située à Chapelle International, est la plus récente des écoles construites dans le 18e. Tout comme le quartier qui sort de terre, elle était promise à un bel avenir, s'inscrivant dans le projet de mixité sociale que les nouveaux logements devaient entraîner. L'engouement attendu pour ces logements neufs et abordables ne s'est pas encore vraiment manifesté, le quartier restant problématique : toxicomanie nécessitant une présence

policière au sein même de l'école, travaux qui n'en finissent pas, quartier encore enclavé (voir pages 2 à 4)... Tous les enfants du foyer CHRS cité André Jacomet, vivant avec leur famille dans une très grande précarité, y sont également scolarisés alors qu'ils devaient être répartis sur plusieurs établissements. La moitié des familles qui fréquentent l'école vivent en dessous du seuil de pauvreté : « Aux dernières évaluations, l'IPS (l'indice de position sociale) de l'établissement est dans le top 3 des établissements les plus bas de Paris » précise Mathilde Bertholet-Yengo, chargée de mission aux affaires scolaires à la Mairie du 18e.

Très rapidement, l'équipe éducative a donc demandé un classement en REP, afin de réduire le nombre d'élèves par classes, obtenir des aides supplémentaires et organiser des ateliers de soutien scolaire. Surtout que jusqu'à cette année, l'établissement élémentaire était rattaché par la carte scolaire au collège Daniel Mayer, lui-même classé REP. Certains parents, convaincus par l'enseignement public, sont très mobilisés depuis quatre ans pour obtenir ce classement qui « permettrait de retrouver une relative mixité, bénéfique pour

tous au sein de l'école » comme l'explique avec conviction Marie Deschard, mère d'élève et habitante du quartier.

Malgré le soutien de la Mairie du 18e et de celle de Paris, ainsi que celui des syndicats enseignants, les parents s'étonnent d'un silence assourdissant de la part des décisionnaires — État et rectorat — en réponse à leurs courriers. Selon ces deux instances, la jeunesse de l'établissement et son agrandissement progressif ne permettaient pas jusqu'ici une analyse sociologique précise ; certains critères ont également changé, notamment en ce qui concerne le collège de rattachement (dès la rentrée 2024, tous les élèves de CM2 seront scolarisés au collège Yvonne Le Tac). Les choses semblent enfin bouger, puisque la direction académique au sein de l'éducation nationale (Dasen) a enfin accepté d'instruire le dossier. Croisons donc les doigts pour que la situation évolue très vite. En attendant, puisqu'on n'est jamais assez prudent, les parents ont lancé une pétition* de soutien. ●

DOMINIQUE BOUTEL

*change.org/p/classement-de-l-école-polyvalente-eva-kotchever

NATURE

UN BOA DE PLUMES VÉGÉTALES

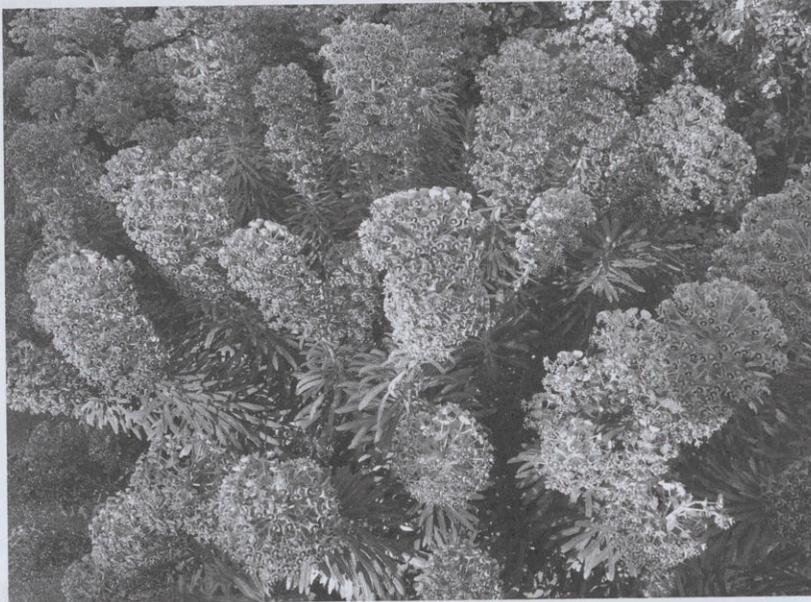
Omniprésente désormais dans la plupart des jardins, l'euphorbe des garrigues est peut-être une illustration de plus, de la « méditerranéisation » de nos espaces verts parisiens.

Cette *Euphorbia characias* est surtout cultivée sous ses deux formes : la sous-espèce *wulfenii*, qu'on trouve du sud de la France à l'est de la Turquie, est la plus fréquente. Elle présente des fleurs alors que la sous-espèce *characias*, répandue du Portugal à la Crète, arbore des fleurs à « œil noir ». La plante forme une belle touffe arrondie d'environ un mètre de hauteur et d'envergure, composée d'une juxtaposition de tiges qui meurent après la fructification et sont remplacées par des nouvelles qui fleuriront l'année suivante. Les feuilles courtes et étroites, souvent de couleur bleutée, sont réparties tout au long de la tige et forment une sorte de boa de plumes végétales.

L'Euphorbia en veux-tu en voilà

Comme toutes les euphorbiacées, cette plante renferme une sève blanche très irritante, aussi munissez-vous de gants lorsque vous coupez les tiges sèches à l'automne ! Les fleurs de l'*Euphorbia characias* apparaissent tôt au printemps et sont une manne pour les insectes butineurs, surtout mouches et abeilles domestiques. Lorsque l'environnement lui convient, à savoir une situation ensoleillée et un sol bien drainé, cette plante se ressème abondamment, y compris dans les murs disjoints. Donc coupez les fleurs dès qu'elles sont fanées si vous ne voulez pas être envahi ! La plante se décline en plusieurs variétés horticoles, telles *Tasmanian tiger*, *Glacier blue*, *Black pearl*, *Portuguese velvet* ou *Humty dumpty*.

C'est le grand botaniste suédois Carl Von Linné qui, en 1753, a dédié le genre *Euphorbia* à *Euphorbus*, médecin grec du roi Juba II de l'ancien royaume berbère de Mauritanie. Ce genre comprend des plantes répandues à travers le monde entier et aux morphologies très variées : de la petite *Euphorbia peplus*, sauvage en île de France, au *Poinsettia*, de son vrai nom *Euphorbia pulcherrima*, aux belles bractées rouges que l'on offre à Noël, en passant par l'*Euphorbia erythraea*, grand candélabre africain ressemblant à un cactus ! Vérifiez chez les fleuristes et dans les jardins de notre arrondissement, nous sommes environnés d'euphorbes diverses et variées ! ● JACKY LIBAUD



Jean-Claude N'Diaye

Aux portes du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR / BLANC - KAKEMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc...

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques,
dossier de presse,
lettres d'informations,
manuels de formation,
thèses, mémoires, etc...

PROMOPRINT imprimerie offset & numérique
5, rue Olof Palme, 92110 Clichy • Tél. 01 53 41 62 00
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

DU 8 AU 21 MAI

David Lynch

Rétrospective sur l'œuvre du cinéaste avec la projection de neuf de ses films au Louxor, 170 boulevard Magenta.

SAMEDI 11 MAI

Jeu de rôle

Autour des aventures de souris chevaleresques pour les 11-14 ans à 14 h à la bibliothèque Maurice Genevoix, 19 rue Tristan Tzara.

DIMANCHE 12 MAI

Concert d'orgue

Récital par Angèle Dionnau : Buxtehude, Bach, Boëllmann, Dupré, Peeters, à 18 h, église Saint-Bernard.

MERCREDI 15 MAI

Sport et révolution

Conférence avec François de Rochas Carneiro, docteur en histoire contemporaine, en mairie à 18 h 30.

LES 15 ET 18 MAI

Ogresses

Le Cabaret des ogresses propose un atelier d'initiation à la musique et au chant le 15 de 16 h à 18 h 30, et un atelier de musique le 18 de 14 h à 17 h, avec la musicienne et chanteuse Laura Gomez au Centre social AGO, 26 rue de Laghouat.

VENDEDI 17 MAI

Bal des seniors

En mairie de 14 h à 17 h.

De l'aide

Ouverture d'une permanence « Pimms » : information et aide sur les services publics et les droits sociaux. De 14 h à 17 h à la bibliothèque Maurice Genevoix, 19 rue Tristan Tzara.

CAN Goutte d'Or

Tirage au sort des 24 équipes participantes à 18 h. Réservation : nouvel.air.official@gmail.com

SAMEDI 18 MAI

Handball

Quatre finales de la Coupe de France : fédérales masculine et féminine, handifauteuil et nationale féminine, à l'Adidas Arena, porte de La Chapelle

DU 21 AU 29 MAI

Herbiers en herbe

Exposition dans le hall de la mairie. Plus d'infos sur mairie18.paris.fr

MERCREDI 22 MAI

Vivre à l'hôtel

Journée d'accueil des familles en hôtel social de 10 h à 16 h en salle des fêtes de la mairie.

UNE ZAD À MONTMARTRE ?

L'injonction de libérer la parcelle du terrain de pétanque prononcée par le Conseil d'État reste lettre morte. Pour autant, la résistance s'organise-t-elle vraiment ?

Plusieurs centaines de personnes se sont retrouvées par un bel après-midi devant un buffet très généreux, sous l'œil de médias en nombre – on a même vu un journaliste de L'Équipe ! – aux côtés des membres du Club Lepic Abbesses pétanque (CLAP) revêtus de leurs tee-shirts et vestes rouges bien visibles. C'est vrai que le CLAP a bien fait les choses et que le bouche à oreille a aussi marché très fort : touristes heureux de passer la tête dans un endroit insolite (c'est le reste du fameux « maquis de Montmartre ») marqué par des bouquets de ballons, rouges bien sûr, Parisiens de tous bords et Montmartrois en grand nombre, les raisons d'être là étaient diverses et variées. Il y a ceux qui suivent le dossier depuis des mois, peaufinent leurs arguments, ceux qui sont heureux de partager un moment dans un endroit qu'ils découvrent, ceux qui s'offrent un petit air de résistance à la Mairie et ses « décisions absurdes », le terme a été entendu plusieurs fois.

Une astreinte de 500 euros par jour

Rembobinons : la Mairie a lancé un appel à manifestation d'intérêt (AMI) et l'Hôtel particulier Montmartre qui jouxte le terrain occupé par le CLAP



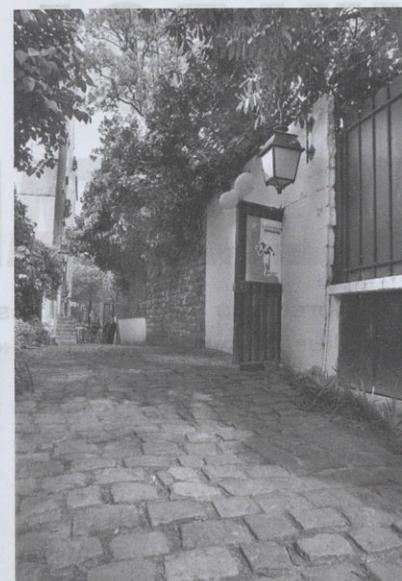
depuis de nombreuses années, l'a remporté, ce qui a déclenché une série de recours de la part d'associations, de riverains, d'élus (voir nos numéros 317 et 321). Et le 3 avril le Conseil d'État, qui avait été saisi par la Ville de Paris, a décidé : « Il est enjoint à l'association Club Lepic Abbesses pétanque et à tous occupants de son chef de libérer la parcelle qu'elle occupe dans le 18^e arrondissement de la Ville de Paris dans un délai de quinze jours à compter

de la notification à l'association de la présente décision, sous astreinte de 500 euros par jour de retard à compter de l'expiration du même délai et de verser une somme de 3 000 euros à la Ville de Paris. »

Pas un chat à l'horizon

Quinze jours plus tard, le dimanche qui suit le rendez vous festif, où en est-on ? Impossible d'accéder au terrain du CLAP, la sonnette reste muette.

▼ Le passage de la sorcière donnant un accès limité au terrain du CLAP.



Jean-Claude N'Diaye x2

◀ Un rendez-vous festif et solidaire organisé par le CLAP le 14 avril.

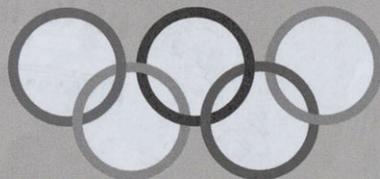
On aimerait bien qu'un passe-muraille se manifeste et, à défaut, on s'engouffre derrière des touristes qui résident à l'Hôtel particulier. Derrière la petite porte, sur le terrain du CLAP, vide, battu par les vents, une tente menace de prendre les airs. Pas un chat à l'horizon, fût-il noir. Reste à lire les médias qui parlent d'une ZAD... pour l'instant déserte. A l'heure où nous mettons sous presse, on ignore si et comment la Mairie va faire respecter l'arrêt du Conseil d'État. En perspective, une guerre de tranchée, donc longue, avec en fond la question de l'occupation du domaine public. ●

DANIELLE FOURNIER

Para Aviron

Pigoalball

LES JO METTENT LA RATP EN JOIE!



On avait déjà fait l'expérience des blagues de la RATP, qui à cause de travaux nous demande de quitter la ligne. Pas très marrant ! Début avril, changement de ton. A l'occasion du 1^{er} avril et de la semaine du sport et du handisport à l'école, si vous aviez décidé d'aller à Natation, il fallait passer par Paraviron en prenant votre métro à la station Pigoalball. . D.F.

DES SOUS ET DES JEUX

Nous vous en parlions dans notre numéro de janvier 2024 : les nerfs des utilisateurs des transports en commun parisiens pourraient être mis à rude épreuve pendant la période des Jeux olympiques et paralympiques. Ceux des conducteurs de métro aussi, même si la RATP leur a proposé le 25 avril dernier une prime allant de 1 600 à 2 500 €. En échange, afin de répondre à la demande, l'offre de transport devrait pouvoir être augmentée de 15 % pendant la période des Jeux olympiques (26 juillet au 11 août) par rapport à un été normal et de 30 % le week-end.

La veille de cette annonce pécuniaire, la RATP dévoilait la signalétique mise en place pour aiguiller les touristes et les spectateurs dans les transports en commun dans la capitale. La station Porte de la Chapelle passera donc elle aussi bientôt au rose olympique, puisque c'est là qu'il faudra descendre pour se rendre à l'Arena. Si vous souhaitez assister à la cérémonie d'ouverture le 26 juillet prochain, qui verra près de 200 embarcations relier le pont d'Austerlitz et le pont d'Iéna, il faudra croiser les doigts. Car d'après le ministre de l'Intérieur Gérard Darmanin, les 222 000 chanceux seront invités par des « tiers de confiance ». Ben voyons. ● W.E.

“Monsieur n'est pas un Soulages mais il est possible de voir en lui des perspectives.”

Abdel*, 31 ans, est présenté devant le tribunal. Le trafic de drogue pour lequel il a été dénoncé pourrait n'être que la partie émergée de l'iceberg de ses délits.

Deux dénonciations amènent Abdel devant la 23e chambre du tribunal correctionnel. Un premier tuyau a incité la police à mettre sous surveillance cet habitant de la Goutte d'Or : soupçons de trafic de drogue. Une centaine de grammes de cocaïne, autant de résine de cannabis, et tout le matériel pour conditionner des doses ont été retrouvés chez lui. « J'achète pour moi et je dépanne une ou deux personnes » tente d'expliquer l'homme. « Alors pourquoi aviez-vous une centaine de tubes sous vous ? » Parce qu'acheter en gros, c'est moins cher. « Et les armes, c'est quoi ces armes ? » poursuit le président. Au moins, le deuxième tuyau qui a accéléré l'interpellation d'Abdel par la BRI. Il les aurait trouvées dans une gaine technique d'un immeuble voisin de chez lui : « J'ai vu le sac avec les armes dedans.

Comme je me sens menacé, je me suis dit qu'il valait mieux qu'il ne tombe pas entre de mauvaises mains. Je l'ai pris et je comptais le jeter dans la Seine. » L'explication tiendrait presque la route. Abdel a peut-être raison d'avoir peur. Il vient de purger une longue peine de prison pour meurtre. Une sombre histoire de trafic de drogue, déjà, dans le même quartier où il s'est réinstallé depuis à peine six mois. Il y a peu une de ses proches a été menacée. « Dans le sac il y avait deux armes de poing et un pistolet mitrailleur, avec toutes les munitions nécessaires, insiste le président. Vous savez qu'un Tokarev c'est une arme de guerre ? » Abdel encourt jusqu'à vingt ans de prison. Son avocat tente de plaider un parcours exemplaire en détention : « Il y a passé son brevet des collèges, un brevet informatique et internet puis suivi une

formation au nettoyage et à la maintenance... » L'éducateur n'en dit que du bien. La vraie malchance d'Abdel serait d'être arrivé en France à l'âge d'un an. Tous ses frères nés dans l'Hexagone ont une situation stable. Lui n'a pas de titre de séjour. « Mais il est investi dans ses démarches », insiste son conseil. L'avocat invoque même Soulages, cet artiste qui a passé sa vie à peindre du noir, mais avec des textures différentes : « Monsieur n'est pas un Soulages mais il est possible de voir en lui des perspectives. » Soit. Le procureur ne partage pas cet avis qui requiert sept ans d'incarcération et une interdiction définitive du territoire français. Après délibéré, Abdel repart finalement pour cinq ans derrière les barreaux, résigné. A sa sortie il aura bien sûr, interdiction de porter une arme... ● SANDRA MIGNOT
* Le prénom a été modifié.

SPORT

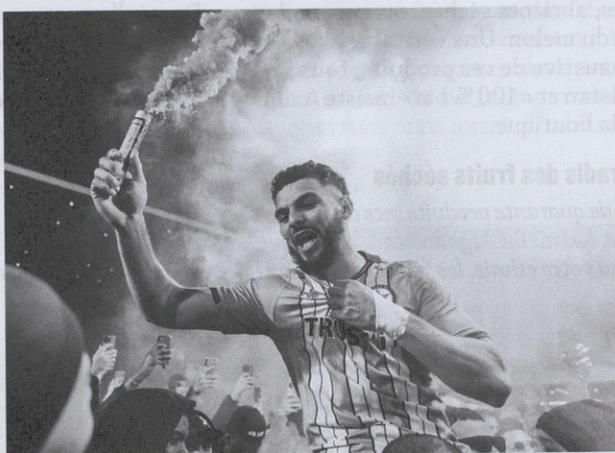
BAUER RETROUVE LA LIGUE 2

Vingt-cinq ans après son dernier match de Ligue 2, le stade Bauer va retrouver l'antichambre du football français la saison prochaine.

ronie de l'histoire, c'est après sa première défaite à domicile de la saison, contre Dijon le 19 avril (0-2), que le Red Star a validé son ticket pour la Ligue 2. Leaders de National depuis le 4 septembre dernier, quatrième journée, les joueurs audoniens ont vu une partie des 4 000 supporters présents se déverser sur eux après ce revers. Ce qui ne les a pas empêchés de terminer dans les deux premières places du classement, synonymes d'accession directe à l'étage supérieur. Mieux encore, moins d'une semaine plus tard, ils ont été sacrés champions de National avant même leur rencontre sur la pelouse de Nîmes.

« Le Red Star, c'est uniquement à Bauer »

Cette accession au niveau supérieur n'est pas une surprise au vu de l'effectif du Red Star et des ambitions du club racheté en 2022 par la société



@europics Florian Robert pour redstar.fr

d'investissement privée américaine 777 partners. Entraîné par l'ancien international sénégalais Habib Beye, également consultant foot sur Canal+, l'équipe a survolé le championnat et mérité son titre. Ce dernier arrive d'ailleurs au meilleur des moments puisque le stade Bauer, en pleine rénovation, va pouvoir accueillir ses joueurs en Ligue 2 la saison prochaine. Ce qui n'était pas le cas il y a cinq ans, quand le Red Star avait dû déménager à Beauvais car l'enceinte audonienne

n'était pas homologuée pour accueillir des rencontres de deuxième division. Les supporters du club ont donc eu raison de continuer à supporter leur équipe et à marteler que « Le Red Star, c'est uniquement à Bauer ». Mais à quel prix ? En effet, la tribune Rino Della Negra, composée des supporters les plus actifs, a publié fin avril un communiqué pour l'adoption d'un encadrement tarifaire concerté et ce, quand aura lieu la livraison du stade Bauer rénové, soit en janvier 2026. « Le caractère populaire et accessible à tous du futur stade Bauer nécessite que le club s'abstienne de pratiquer à l'égard de son public des tarifs excessifs, au seul motif que sa cellule marketing identifierait des consommateurs prêts à acheter des places à n'importe quel prix, donc suivant la seule tendance du marché ». Dans ce cadre, un cycle de réunions entre les différentes parties débutera dès septembre prochain ● WILLIAM EVEN

JEUDI 23 MAI

C'est musique

Sur le thème : compositeurs d'aujourd'hui. A 19 h. Entrée libre.

SAMEDI 25 MAI

Tous à potager!

Portes ouvertes et atelier de saison avec Veni Verdi sur le toit de l'école Eva Kotchever, 42 rue des Cheminots, 14 h à 17 h. Inscription : eva-kotchever@veniverdi.fr

Cuisine haïtienne

Dans le cadre du festival Haïti monde, Quartier libre/4C propose un atelier pour découvrir et savourer cette cuisine, 9 rue de la Charbonnière, de 14 h à 17 h. Sur inscription, 12 € (réduit 10 €).

LES 23, 24, 26, 28 ET 31 MAI

Nature en ville

Dans le cadre du mois de la nature à Paris : des balades dans les jardins, des conférences sur les oiseaux, la biodiversité, des voyages littéraire et culinaire. Divers lieux, plus d'infos sur paris.fr/evenements/nature-a-paris-le-programme

SAMEDI 25 MAI

Enfants musiciens

Les 5-12 ans du Petit orchestre de la Goutte d'Or, créé par l'association Arts au diapason, jouera de 15 h 30 à 16 h 30 à la bibliothèque de la Goutte d'Or, 2-4 rue de Fleury.

JEUDI 30 MAI

Forum pour l'emploi

Rendez-vous avec des entreprises et des structures d'emploi et de formation, en mairie, l'après-midi.

SAMEDI 1ER JUIN

Pochoirs

Apprendre une technique de street art, la peinture au pochoir, et réaliser une œuvre avec Ariane Pasco, du collectif Nice Art, dans le cadre du festival La Ville a des arts sur le thème de l'eau. Pour les 10-14 ans de 14 h à 17 h 30 à la bibliothèque de la Goutte d'Or.

MARDI 4 JUIN

Café santé seniors

Atelier yoga du rire : pour rire sans raison pour une bonne santé physique et mentale. Café La Terrasse, 73 rue Marcadet, à 15 h 30.

MARDI 4 AU LUNDI 10 JUIN

Mix! Cité

Festival citoyen de la place de Clichy pour fédérer les initiatives collectives : théâtre, littérature, cinéma, musique, visites guidées. festivalplaceclichy.fr

L'AFGHANISTAN S'INVITE À LA CHAPELLE

Ces derniers mois, plusieurs boutiques de produits d'Afghanistan ont ouvert entre le métro La Chapelle et Marx Dormoy. Loin des images de soldats dans des zones montagneuses où rien ne semble vouloir jamais pousser, les produits proposés montrent un autre visage de ce pays en guerre depuis 40 ans. Le 18e du Mois vous convie à un voyage exotique à deux pas de chez vous.

Quand le grignotage devient un art

Ouvertes il y a quelques mois, les épicerie afghanes attirent la communauté émigrée mais aussi tous les amateurs de fruits secs. Reportage dans l'une d'entre elles, rue de La Chapelle.



pagnent toutes les tables et tous les événements, en premier lieu le thé, c'est un devoir pour qui reçoit que d'en proposer à son hôte. »

On peut s'étonner de la profusion et de la diversité des produits proposés mais ce serait oublier que l'Afghanistan et ses régions, au-delà de l'époque difficile que ses habitants traversent, possèdent une riche tradition agricole. La majorité des produits présentés dans la boutique sont d'ordinaire destinés au marché indien. Mais Azim et son associé tenaient beaucoup à fournir la communauté afghane réfugiée en France et faire découvrir la culture culinaire ancienne et pleine de préceptes de santé. « Nos mûres séchées remplacent le sucre pour le thé, c'est bon pour les diabétiques », illustre par exemple Azim.

Au cœur de la culture afghane

Sur le comptoir, le patron désigne un présentoir : une boîte de bois contenant une quinzaine de produits pour la dégustation. Et voilà qu'on nous propose un thé. Pois cassés grillés, pois chiches grillés, craquelins de pois chiches... Notre choix se porte sur une sorte d'olive, un oléastre. Chair farineuse et plutôt insipide, Azim n'en disconvient pas. « Nous en mangeons depuis notre jeune âge, explique-t-il. Nous adorons ça et en plus c'est très bon pour la santé. » Et comme pour confirmer ses dires, entrent trois jeunes dans la vingtaine, qui échangent quelques mots en dari (le persan parlé en Afghanistan) et se dirigent vers les paquets d'oléastre. « Oh oui, on ne peut pas vivre sans ça, explique l'un deux en français. Nous habitons à Poitiers et nous avons profité de notre passage à Paris pour faire le plein. »

Depuis l'ouverture de sa boutique il y a trois mois, Azim a vu la clientèle s'élargir. D'abord la communauté afghane, et maintenant les autres habitants, amateurs de fruits secs ou simples curieux. Si vous souhaitez étonner vos amis avec des apéritifs exotiques, n'hésitez pas, les épicerie afghanes ouvrent une fenêtre sur une culture riche en découvertes. ●

STÉPHANE BARDINET

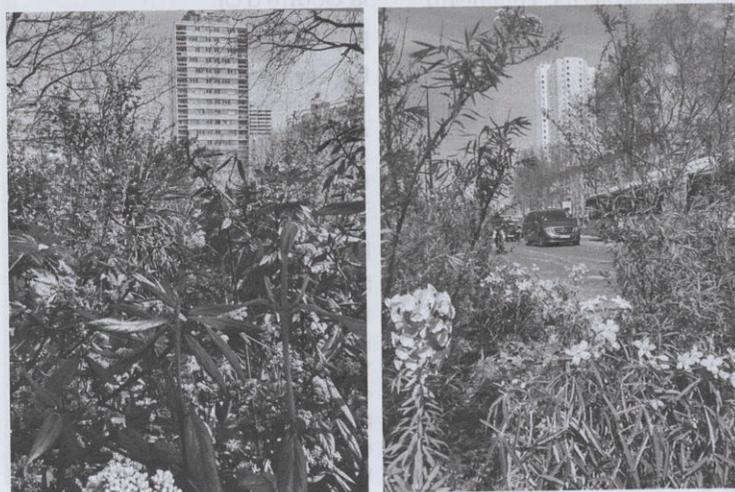
P eu la distingue des autres épicerie exotiques du quartier Marx Dormoy. Pourtant, L'Exotique de La Chapelle recèle de produits originaux. Sur les rayonnages de bois brut clair, simples mais élégants, sont empilés avec soin des sacs de mûres sauvages du Panjshir, mûres blanches du Pamir, jujubes du Tadjikistan, amandes de Kandahar, raisins secs noirs, bleus, verts ; pistaches natures ou au safran, graines de courges grillées, pois chiches grillés et séchés, plusieurs va-

riétés d'amandes, abricots séchés, ou encore des airelles séchées, du melon. Une véritable liste à la Prévert non exhaustive de ces produits, tous importés d'Afghanistan et « 100 % bio » insiste Azim, cofondateur de la boutique.

Afghanistan, paradis des fruits séchés

« Nous avons plus de quarante produits secs différents, précise fièrement Azim. En Afghanistan, quelle que soit votre langue ou votre ethnie, les fruits secs accom-

L'Exotique de La Chapelle, 21 rue de La Chapelle



PASSAGE AU VERT

Certaines palissades sont encore présentes mais la végétation a déjà pris toute sa place dans ce qui « deviendra une des plus belles entrées dans Paris » dans quelques années (dixit le maire du 18e, Eric Lejoindre).

Le rond-point de La Chapelle, en cours de finition et la rue du même nom, sont maintenant recouverts d'une végétation dense à trois strates.

Bourraches, euphorbes (voir page 9), fougères, heuchères, géraniums à gros rhizome et lierres, entre autres, couvrent le sol au pied des arbres déjà existants et des arbustes nouvellement plantés.

Quelques adventices, rumex, laitues sauvages, y ont également trouvé leur bonheur contribuant ainsi à la biodiversité sauvage. On ne peut pas en dire autant des quelques canettes de bière plantées ça et là. ●

SYLVIE CHATELIN

Une cantine délicieuse

Afghan India Mama propose une dizaine de plats afghans et des pains cuits dans le four traditionnel tandoor. Simple, délicieux et épicé.

Vu de la rue, c'est un kebab avec son enseigne Point eats et son frigidaire rempli de sodas. Pourtant, la mention « *Afghan Boulangerie* » sur la devanture a quelque chose d'intrigant. Bienvenue chez Afghan India Mama, une cantine afghane qui sait cacher son jeu. À l'intérieur, tout est carrelé, à côté du rôtissoire kebab, il y a un homme affairé à étaler des pâtons sur une planche pour former des nans. Régulièrement, il soulève le couvercle du tandoor et vient claquer le pain sur les parois du four. Une fois cuit, le pain se récolte au bout d'une pique. Le tandoor, ce four en forme de cloche par lequel on accède par le haut est commun à l'Asie centrale, généralement enterré. C'est lui qui a donné le nom tandoori aux plats de nos restaurants indiens.

Mais les nans ne sont pas l'apanage de l'établissement, même s'ils sont bien réussis. La vraie originalité, ce sont la dizaine de plats classiques d'Afghanistan, vendus autour de 10 € la portion. Il y a d'abord le kabuli palaw, composé d'un riz

pilaf revenu avec des oignons, des carottes, des épices et des raisins secs, puis cuit avec de la viande à l'étouffée. Ce plat national est commun à toute l'Asie centrale jusqu'au Pakistan ou même à la Russie où il est devenu aussi plat national lorsque l'Azerbaïdjan et le Tadjikistan étaient des Républiques soviétiques.

Une cuisine et une clientèle mixtes

Ensuite, viennent des plats proches des saveurs indiennes tels que les pois chiches, saal solide ; le poulet tandoori ; les chapli kebab, viande hachée grillée et très épicée ; qorma-e-lubia ou curry de haricots rouge ; les sabzi ou épinards à la coriandre et enfin le poulet kurma à base d'oignons, de poivrons et d'épices. On le voit, l'influence indienne est prégnante mais ne résume ni la carte, ni l'ambiance. Car, autre facette originale du restaurant, c'est sa clientèle des plus variées. Régulièrement, un livreur à scooter vient récupérer des dizaines de nans cuits. En salle, on croise les gens du quar-



Jean-Claude N'Diaye

Poussez la porte, pleins de plats originaux et savoureux vous attendent.

tier, des amateurs de grec-frites attablés à côté des gens de la communauté afghane, mais aussi nombre d'Africains de l'est séduits par les petits prix et la qualité des mets proposés.

Décidément, ce restaurant afghan est plein de surprises. Une véritable expérience de dépaysement. ●

STÉPHANE BARDINET

Afghan India Mama, 39 rue de La Chapelle.

LE FESTIVAL DE LA RÉCUP'

Organisé du 31 mai au 2 juin au Shakirail, aux Jardins d'Éole et au Cent Quatre, le rendez-vous s'annonce plein de surprises.

Organisé par le Réseau des ressourceries et recycleries d'Île-de-France (REFER), le Festival de la récup' aura lieu pour la première fois à cheval entre les 18^e et 19^e arrondissements (voir notre numéro de février 2024). Le but : « voir plus grand et différemment », mais surtout « aller à la rencontre de ceux qui ne connaissent pas encore l'existence des ressourceries et de ceux qui recherchent des nouvelles façons de rendre concret leur engagement. »

Cette grande fête du réemploi, dont l'affiche réalisée par Solène Guibert est particulièrement réussie, débutera le vendredi soir par un concert

d'ouverture au Shakirail, avec le duo belge La Jungle, qui mélange subtilement techno, kraut, rock, transe et noise. Le samedi et le dimanche, à partir de 11h, seront proposés une grande ressourcerie, une vente aux enchères, des ateliers, des conférences, des spectacles et performances, mais aussi un Bal Pop' Récup' au Cent Quatre.

Comme nous vous l'annoncions précédemment, le clou du Festival de la récup' sera la troisième édition du carnaval du nord-est parisien : Ô les Masques, dont le rendez-vous est prévu le dimanche à 16h à la Halle Pajol. D'ici là, le collectif du carnaval ne demandant qu'à s'élargir, tout le monde peut rejoindre l'équipe organisatrice composée de représentants d'associations et de lieux importants dans la vie du quartier, mais aussi d'habitants. ●

WILLIAM EVEN



LE FESTIVAL DES RESSOURCERIES ET RECYCLERIES D'ÎLE-DE-FRANCE
TOUTES LES INFORMATIONS SUR REEMPLOI-IFR.DNS

MONTMARTRE



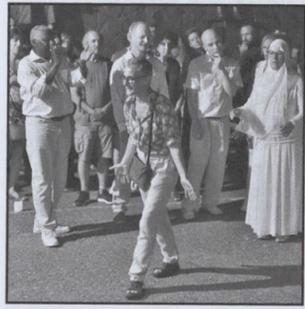
Jean-Claude N'Diaye

LE MOULIN ROUGE PERD SES AILES

Alors que nous nous apprêtons à boucler ce numéro, les ailes du Moulin Rouge, qui tournent depuis 135 ans, sont tombées dans la nuit du jeudi 25 avril. Un incident qui n'a fait heureusement aucun blessé. « Les ailes du Moulin Rouge se sont décrochées vers 1h45 du matin, heure à laquelle le Moulin Rouge avait fermé ses portes », expliquait la direction de l'établissement dans un communiqué publié le lendemain. Par la suite, Jean-Victor Clerico, directeur général des lieux, a précisé à la presse que l'incident était lié à un problème technique et non pas à un défaut d'entretien ou de révision, puisque la dernière visite de maintenance remonterait au 20 mars dernier. Le ministère de la Culture et la Mairie de Paris se sont dits prêts à aider à la reconstruction, sans donner toutefois plus de précisions. En attendant, l'assurance du Moulin Rouge risque d'avoir du boulot. ● W.E.

GABY SOURIRE : S'ENCHANTER DE THÉÂTRE

La compagnie Gaby sourire fête ses vingt ans les 27 mai et 2 juin prochains. Vingt ans à transporter et transmuier des gens et des lieux dans la Goutte d'Or avec l'intention de sortir le théâtre de ses murs et rendre sa pratique envisageable aux riverains.



Sylvie Haggai saluant le public, dans la cour d'un immeuble rue Richomme à la Goutte d'Or, le 18 juin 2022.

C'est après un travail d'approche sur le terrain que la compagnie a été fondée en 2004, avant d'entamer ses collaborations avec des immeubles principalement gérés par des bailleurs sociaux comme Paris Habitat. Au 28-32 rue de la Goutte d'Or et au 19-21 de la rue de Chartres, mais encore occasionnellement dans la rue Maxime Lisbonne ou au jardin l'Univert, la responsable de la compagnie Sylvie Haggai (lire notre portrait de novembre 2021) et ses

équipes font vibrer l'air au gré de pièces et ateliers culturels. En s'intégrant à des centres sociaux et en collaborant dans la durée avec des associations sur place, Gaby sourire vise à inclure un public le plus large possible via des interventions qui s'inscrivent dans une temporalité longue où un lien de confiance s'instaure. La compagnie fonctionne en effet sur cette idée du « on s'invite toujours quelque part » et s'efforce d'en respecter les implications nécessaires et les modalités qui sont propres au lieu d'intervention.

Faire tomber les barrières

À l'orée de ses vingt ans, Gaby sourire a été lauréate du budget participatif et s'est vu attribuer dans un parking rue Polonceau, une salle de création artistique, où Sylvie entend bien créer un lieu authentique d'accueil et de soutien pour accompagner des artistes ; le lieu étant en lui-même un outil de travail car doté de qualités scéniques.

En vingt ans, Gaby sourire s'est dotée de plus en plus d'activités, qui fidélisent les participants. L'idée est bien celle de faire tomber les barrières entre le monde du théâtre et celui de quiconque n'en est pas familier. « C'est à nous de faire en sorte qu'à un moment ils viennent, sans culpabilité, on respecte ces temps », raconte Sylvie, qui promet un programme riche pour l'anniversaire des vingt ans de la compagnie. Celui-ci aura d'ailleurs lieu en deux temps : le lundi 27 mai au FGO-Barbara et le dimanche 2 juin rue de la Charbonnière. Sont prévus : des prises de parole d'habitants et d'intervenants de l'association, une exposition photo de Marie-Pierre Lagarrigue sur les vingt ans de la compagnie, du théâtre hors-murs, bien sûr, ainsi qu'un buffet convivial ●

NOÉMIE COURCOUX-PÉGRIER

UNE PIERRE, DEUX COUPS, UNE LITHOGRAPHIE

L'artiste Timothée Li prépare une série de lithographies sur l'architecture de la Goutte d'Or, plongeant le quartier dans un passé historique et un présent fantasmagorique. Rencontre.

Dans son atelier de la rue Saint-Mathieu, Timothée Li a terminé un des dessins de sa future série consacrée à la Goutte d'Or. Un quartier où ont vécu sa mère et sa grand-mère dans les années 1980, à une époque où l'Etat souhaitait rénover les habitats dits insalubres. Sa grand-mère, qui habitait au-dessus de Tati, boulevard Barbès, quittera les lieux à la majorité de sa fille, mais léguera une partie de cet héritage familial à Timothée qui a grandi une partie de sa vie dans le 18e. Il y a plusieurs mois, l'artiste de 25 ans s'est plongé dans les archives de la presse locale de l'époque, notamment Paris Goutte d'Or, pour voir à quoi ressemblait ce quartier qu'il a longuement arpenté et dont on lui a tant parlé. S'en est suivie la construction d'un nouvel espace géographique mental, qu'il a commencé à transposer avec un crayon ou un feutre noir

sur des feuilles blanches. On y aperçoit quelques visages, mais surtout des bâtiments. Ici, l'église Saint-Bernard et ses gargouilles, là l'actuelle friche Polonceau du 4 rue des Poissonniers. Des décors à la fois sombres et oniriques, mouvants et imposants, à l'abandon et en construction, mais toujours remplis de détails.

Lithographe en devenir

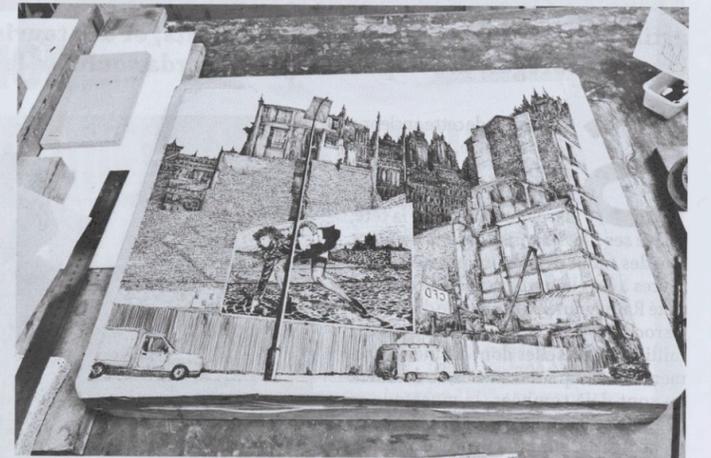
À l'image du célèbre auteur belge de bandes dessinées François Schuiten, architecte de formation, Timothée Li est en train de créer sa cité obscure à lui, composée de cartes postales nous invitant à déambuler dans le temps et l'espace de ce quartier riche d'histoire et de mythes urbains. « Mon but c'est de transformer ce que je vois, sinon je me serais cantonné à un travail d'archive, explique-t-il. Là, j'essaye de recréer une sorte de mini-monde. »

S'il ne vit plus dans ce mini-monde, Timothée Li passe une grande partie de son temps en plein cœur de la Goutte d'Or. C'est là, derrière l'église Saint-Bernard, dans l'atelier partagé à titre provisoire, situé 6 rue Saint-Mathieu, qu'il a installé son matériel. Rien de plus logique donc que de se concentrer sur ce territoire urbain riche en mutations. « C'est fait dans le quartier et ancré en termes d'espace, raconte-t-il. Ici, je peux vraiment rentrer dans le sujet. » À l'intérieur de cet atelier en rez-de-chaussée, dont il a poussé

la porte en 2019 les yeux écarquillés, il rencontre et côtoie une quinzaine d'artistes, dont des peintres, une graveuse, des photographes, un estampeur, mais aussi un lithographe de métier : Pascal Gabet. Autant de personnes aux côtés desquelles il a appris et découvert de nouvelles techniques. Comme celle de la gravure ou de la lithographie, cette fameuse technique d'impression à plat réalisée sur une pierre calcaire. Un procédé qui n'était pas à la base du projet du jeune artiste, initialement plutôt habitué aux dessins à la plume ou au crayon noir. Mais après sa découverte de l'atelier à titre provisoire, plusieurs tests et expositions (dont une première à la galerie associative Echomusée en 2019), mais aussi sa rencontre avec Pascal Gabet, il a décidé d'orienter son projet vers cette technique d'estampe à plume nécessitant précision et patience.

Deux qualités dont disposait déjà cet éphémère étudiant à Paris 8, lui qui a toujours eu un faible pour les bâtiments, leurs courbes, leurs perspectives et les détails invisibles à l'œil nu. Son travail, qui pourrait durer entre un et deux ans et comporter une quinzaine de lithographies de formats différents, dressera pour sûr un état des lieux inédit de l'urbanisme du quartier. En attendant de voir ce long travail terminé, Timothée Li exposera le 31 mai à la villa Belleville (20e) dans le cadre d'une exposition 100% gravure. ● MAXIME RENAUDET

▼ Après de longues heures de travail, Timothée Li a terminé de reproduire au crayon gras un de ses dessins sur une pierre calcaire. Cette dernière est destinée à passer ensuite dans la presse lithographique de Pascal Gabet, que Timothée pointe du doigt.



Thierry Maubert

VOTRE PUB dans le 18^e du mois

Contact : publicite18edumois@gmail.com

TARIFS HT - TVA 20 %

Pour une publicité prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1 pleine page :	500,00 €
1/2 page :	300,00 €
1/4 de page :	160,00 €
1/8 ^e de page :	95,00 €
1/16 ^e de page :	60,00 €

Si le projet de maquette est à finaliser par nos soins, nous contacter pour les tarifs.

1/4 HAUTEUR
107 mm
X 146 mm

1/8^e HAUTEUR
52 mm
X 146 mm

1/8^e LARGEUR
107 mm X 75 mm

1/16^e HAUTEUR
52 mm
X 75 mm

1/16^e LARGEUR
107 mm X 38 mm

PLEINE PAGE
222 mm X 292 mm

1/2 HAUTEUR
107 mm X 292 mm

1/2 LARGEUR
222 mm X 146 mm

TARIF DES PETITES ANNONCES

Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes (si l'association est abonnée sous le nom du président, prière de nous le signaler).

Pour les autres annonceurs : 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires

PORTE MONTMARTRE

« PAR-DELÀ LE RÊVE », UN PRINTEMPS IRANIEN

Autour d'une compositrice, les habitants du quartier porte Montmartre et au-delà découvrent et célèbrent la culture iranienne.



MMC

L'artiste iranienne Farnaz Modarresifar, qui est en résidence pendant un mois à la Maison de la musique contemporaine (MMC, située porte Montmartre), est à l'origine d'une série d'événements culturels qui vont animer le quartier d'avril à juin. Compositrice et musicienne, spécialiste du santour, une cithare sur table iranienne, Farnaz est très sensible aux échanges interculturels. Les manifestations que sa présence suscite font partie d'un projet artistique et citoyen « En son(s) quartier », initié en 2022 par la MMC qui repense la relation des arts et de la création

en prise directe avec le territoire et les personnes.

Questionner l'Iran

Mené cette fois-ci en partenariat avec la bibliothèque Jacqueline de Romilly, l'association Causons, le centre Paris Anim' Binet, la compagnie Résonances, l'école élémentaire Françoise Dorléac, l'hôpital Bichat-Claude Bernard, le Petit Ney et la Maison de la conversation, il a pour ambition de rapprocher les habitants, petits et grands, de cette culture ancestrale et toujours très vivante et de questionner l'Iran d'aujourd'hui. Durant tout le mois de mai et une partie du mois de

juin, les propositions se multiplient à tous les niveaux, avec bien sûr, la musique en filigrane. En écho à l'actualité, la question des femmes dans la société iranienne sera bien sûr évoquée de plusieurs façons : d'abord une très belle exposition de portraits de femmes iraniennes par Ashkan Noroozkhani, inaugurée le 2 mai au centre Paris Anim' Binet, fait la part belle à ces militantes ou non que la révolution a chassées du pays et invisibilisées.

Le 17 mai, c'est un débat à la Maison de la conversation qui évoquera la place des femmes dans la société iranienne. La musique sera présente en immersion, avec les

ateliers de composition à l'école Françoise Dorléac, pilotés par la Maison de la musique contemporaine, en lien avec le dispositif « Les fabriques à musique » de la Sacem. Cela donnera lieu à une restitution par les enfants le 14 juin, ainsi que les interventions de Farnaz Modarresifar au service de soins de l'hôpital Bichat, mais aussi avec une conférence sur la musique persane et, bien sûr, des concerts. Également au programme, des projections de films iraniens pour tous les âges à la bibliothèque, une cantine participative en musique au Petit Ney, une soirée backgammon, un atelier danse et, pour clore le tout, une soirée slam, le 15 juin au Petit Ney, avec la participation de Farnaz. Une façon d'évoquer les liens entre textes et musiques si chers aux poètes iraniens. ●

DOMINIQUE BOUTEL

LE PÊCHEUR ET LA MOSAÏQUE

À l'angle de la rue Ramey et de la rue du Baigneur, une magnifique mosaïque attire le regard des riverains, des passants, et des touristes du monde entier. Pour la protéger, la sculptrice Agathe Burda souhaite la faire classer.

Sur les murs de cette ancienne poissonnerie, côté rue du Baigneur, un magnifique pêcheur, ciré rouge, cuisardes et suroît sur la tête, relève ses filets dans sa barque pendant que des mouettes volent autour de lui, prêtes à lui chaparder sa pêche du jour. Côté Ramey, un phare précédé d'un amas de rochers. Une œuvre réalisée avec des milliers de tesselles dont malheureusement beaucoup sont cassées, se décollent ou sont déjà tombées, la mosaïque se dégradant par conséquent inexorablement. Agathe Burda, artiste plasticienne, occupe cette ancienne poissonnerie depuis 2003. Elle l'a achetée à Claude Devers, membre du syndicat d'initiative de Montmartre, qui hésitait d'abord à la vendre, avant d'être convaincu par le profil d'Agathe. Après de gros travaux, la poissonnerie et le local adjacent — une ancienne laverie — ont été réunis, remis en état et servent maintenant d'atelier à Agathe Burda.

Demande de protection

Au départ, l'artiste montmartroise a bien sûr été séduite par la mosaïque qui orne les murs, parfait accord avec ses sculptures de chats et de cochons fantaisistes que l'on peut admirer dans ses vitrines. Mais elle se désole de la voir s'abîmer et souhaite la « faire classer afin d'en assurer la pérennité », craignant qu'à son départ, le futur acheteur n'aura pas ses scrupules et sa sensibilité artistique et qu'elle « subisse le même sort que celle de la rue Nicolet », à deux pas de son atelier. Mosaïste elle-même, Agathe ne veut cependant pas y toucher car il est nécessaire de refaire le fond de l'œuvre dans les règles de



Jean-Claude N'Diaye

l'art. Elle préfère donc pour l'heure « ne rien faire plutôt que l'abîmer »; et de son côté, la copropriété n'a pas les moyens d'investir dans une remise en état qui s'avère coûteuse.

Alors, il y a deux ans déjà, Agathe Burda a décidé

de tout faire pour la protéger. D'abord en faisant signer une pétition papier dans son atelier pour « une proposition de protection patrimoniale en faveur de la mosaïque ». À ce jour, la pétition a recueilli seulement 90 signatures. Initialement réfractaire aux outils informatiques, l'artiste va cependant bientôt passer à la vitesse supérieure avec une version en ligne qu'elle adressera ensuite à la Mairie du 18^e arrondissement. Elle a également fait appel à Bertrand Monchecourt, architecte du Vieux Montmartre et président de l'Association Montmartre patrimoine mondial pour son expertise et attend son retour.

Appel à témoins

En parallèle, elle tente maintenant de faire inscrire ou classer la mosaïque au titre des monuments historiques auprès de la direction régionale des affaires culturelles (DRAC). Mais pour cela, Agathe Burda doit fournir un dossier technique pour lequel il lui manque des éléments. Et pas n'importe lesquels puisque la mosaïque, qui date des années 1930, n'est malheureusement pas signée, la propriétaire des lieux ignorant donc le nom de l'artiste ou de l'artisan qui l'a réalisée. De notre côté, une recherche rapide sur internet n'a rien donné de probant. Mais peut-être que parmi nos lecteurs et lectrices, il va se trouver quelqu'un ou quelqu'une qui en sait plus. Historien, curieux ou habitant du quartier, n'hésitez pas à nous faire part de vos témoignages que nous transmettrons à Agathe. Une affaire à suivre, donc, pour que subsiste dans cette rue Ramey, que Le Parisien qualifiait en avril de « petit Oberkampf au pied de Montmartre », un peu de son aspect populaire. ●

SYLVIE CHATELIN

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES.

POUR QUE LE 18^E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18^E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 18€
- Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : 31€
- Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 59€
- Abonnement d'un an à l'étranger : 40€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- J'adhère pour 1 an : 20€
 - J'adhère pour 2 ans : 40€
 - Je soutiens l'association : 80€
- (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom :

Pénom : Adresse :

E-mail :

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ○

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris

E-mail : 18dumois@gmail.com

Site : http://18dumois.info

Pour ses 30 ans, *Le 18e du mois* ressort une archive issue de ses dix premiers numéros. Ce mois-ci, retour sur la diversité religieuse de l'arrondissement, alors mise à l'honneur à travers huit lieux de cultes différents. Focus sur quatre d'entre eux, détruits ou encore existants.

LES RELIGIONS DANS LE 18E ITINÉRAIRE À TRAVERS QUELQUES LIEUX DE CULTE

LAMA TASHI OU LE BOUDDHISME TEMPÉRÉ

Au 43 rue Lepic, le magasin Lumière du Tibet brille de l'éclat exotique de son artisanat, de ses objets d'art ou rituels des régions himalayennes. Pour rencontrer le maître de céans, lama Tashi, il faut grimper un court mais rude escalier vertical puis de préférence se déchausser avant d'entrer dans son « ancre » : une petite pièce de méditation ou mini-temple tibétain qui abrite force divinités tutélaires au-dessus du magasin. Cheveux drus et noirs coiffés en brosse, visage tantôt sérieux tantôt altier, le corps solidement assis en lotus devant une table basse où reposent des textes sacrés tibétains, drapé dans l'habit de couleur bordeaux, qu'arborent les moines, l'accent qui rebondit sur les diphtongues, ce tibétain quadragénaire marié à une européenne reçoit deux fois par semaine des « disciples », une quarantaine au total. Objectif : « Leur apprendre à être bien avec soi-même, avec l'environnement quotidien par le biais de discussions, de conseils appropriés, de séances de méditation et de pratiques rituelles. »

Lama Tashi insiste pour préciser que son enseignement est absolument bénévole, que le bouddhisme n'est pas une secte, qu'il ne fait aucun prosélytisme. Lui-même reçoit ici beaucoup d'amis de confessions diverses qu'il « respecte pleinement. » Installé à Paris depuis 1980, il avoue une prédilection réelle pour le 18e arrondissement semblable à « un petit village, une petite colline où beaucoup de gens sont très sympathiques ». Sa porte est ouverte car, n'est-ce pas, « l'essentiel c'est la compassion envers autrui. »

LE MERKAZ AU COEUR DE LA CULTURE JUIVE

Au nord de la Butte Montmartre, au 42, rue des Saules, on tombe pile sur le Merkaz, autrement dit le centre culturel et communautaire. Du centre de documentation au Musée d'art juif en passant par la synagogue et les nombreux cours de connaissance de l'hébreu et du judaïsme, ici, c'est un peu l'auberge espagnole pour tous ceux qui s'intéressent à la culture juive.

« C'est le plus ancien centre communautaire de Paris, explique son directeur Jacob Dahan. Il a été créé en 1953 avec le retour des juifs d'Afrique du Nord,

qui se sont installés nombreux dans le 18e. » A côté du rôle social exercé par le Centre israélite, le Merkaz remplit alors une fonction d'animation communautaire dans toutes ses dimensions (culturelle, théologique, ludique...)

Pas question pour autant de se replier sur soi ! Le Centre accueille de nombreuses personnes curieuses de découvrir le judaïsme : un peintre qui expose ses toiles, les enfants des écoles du quartier, des professeurs. Certains peuvent même assister à l'office religieux. À cette occasion, ils pourront découvrir la nouvelle synagogue inaugurée en décembre dernier. Financée par le publiciste Marcel Bleustein-Blanchet, en hommage à ses parents morts à Auschwitz, le lieu est très beau dans sa simplicité et vaut assurément le déplacement. Sans oublier, bien sûr, le Musée d'art juif au dernier étage.

RELIGION ET FOLKLORE NATIONAL À L'ÉGLISE ORTHODOXE SERBE

Ils étaient deux à trois mille Serbes, ce 6 janvier, rue du Simplon, venus parfois de très loin pour fêter la naissance du Christ. Les 160 millions de fidèles des Églises orthodoxes dans le monde célèbrent en effet Noël treize jours après les catholiques et les protestants. Devant l'église orthodoxe serbe Saint-Sava, du 23 rue du Simplon, c'était une fête mi-religieuse mi-folklorique : les fidèles tenaient à la main une botte de paille, rappelant la naissance de Jésus dans une étable, mais des échoppes avaient envahi le trottoir, marchands de journaux en langue serbe, de vidéos et de nombreux débits de boisson où l'on vendait cette eau-de-vie de prune dont l'odeur flottera dans la rue durant deux jours. Les restaurants yougoslaves du quartier, Spécialités des Balkans, le Danube, l'Adriatique, avaient décoré leur vitrine et l'accordéon, nostalgique, déversait sa musique.

Les orthodoxes de Serbie ne se rattachent pas au patriarcat de Constantinople, ils ne dépendent que du patriarche Paul de Belgrade. De ce fait, l'Église serbe est liée à la nationalité serbe et il est parfois difficile de distinguer le religieux du nationalisme, ce qui, particulièrement dans le contexte actuel de guerre en ex-Yougoslavie, pose certains problèmes. Cependant l'existence

de cette église permet aussi à ces exilés de se retrouver et de se réchauffer le cœur (50 000 Serbes vivent à Paris et dans sa banlieue). L'église serbe de la rue du Simplon, dont l'archiprêtre est M. Slobodan Radojic, marié et père de quatre enfants, avait été depuis 1906, date de sa construction, jusqu'en 1965, un temple protestant. Les orthodoxes en sont propriétaires depuis 1988.

LES GUITARES DE L'ÉGLISE NAZARÉENNE

Au 36 de la rue Myrha, en plein cœur de la Goutte d'Or, de cinquante à cent fidèles de l'Église nazaréenne, la plupart antillais, se retrouvent chaque semaine pour un office dominical peu banal. Cantiques chantés à gorge déployée et soutenus par un orchestre swingant - guitares basse et solo - batterie, piano électrique -, actions de grâce, sermons exhortant à « garder la Parole de Dieu et à la mettre en pratique » ponctués d'« amen » repris par l'assemblée, lectures de la Bible (chaque participant en a une en main), prières qui permettent à qui le veut d'exprimer à voix haute sa ferveur dans un joyeux brouhaha, alternent de 11 h 15 à 13 h. L'ambiance est à la fois sérieuse et bon enfant, pour le moins fraternelle. Ici, chacun fait partie de « la famille » et les nouveaux venus sont invités à se présenter à la fin de l'office par Noel Alves, l'accorte pasteur. « Nos célébrations dépendent de la manière dont le Saint Esprit nous anime. Il n'y a pas de rite fixe, nous ne sommes pas ritualistes. En plus de la liturgie, nous nous retrouvons ici en semaine pour des temps d'études bibliques, de prières, de louange et message d'édification », explique-t-il.

Par son décorum sobre, l'Église nazaréenne, cousine de l'Église méthodiste, assume son héritage protestant : pas de statues, pas d'images pieuses, pas de Vierge à l'enfant. Mais une longue estrade surmontée d'un pupitre pour la « prédication de la parole » ainsi qu'une grande inscription (« Sainteté à l'Éternel ») en lettres gothiques disposées en cercle derrière une grande croix lui confèrent pourtant un air un rien théâtral, confirmé par le grand balcon qui surplombe l'assemblée au fond de l'église, seul vestige de l'ancien cinéma qu'était cette salle avant d'être transformée en lieu de culte. ●

QUE SONT-ILS DEVENUS ? Depuis cet article publié dans notre numéro 4, sorti en février 1995, ces quatre lieux de culte ont connu des fortunes diverses. Le magasin Lumière du Tibet, situé au 43 rue Lepic, est devenu une épicerie fine "Médaille d'Or". Le Merkaz du 42 rue des Saules a lui été réaménagé en habitation mais la synagogue Yismah Moché existe toujours. Même combat pour l'église orthodoxe serbe Saint-Sava, qu'il est toujours possible d'admirer au 23 rue du Simplon. Enfin, le bâtiment hébergeant l'église nazaréenne du 36 rue Myrha a été détruit et sera destiné à la création de logements sociaux et d'une crèche.

VIE ET MORT DE TATI

Quand Jules Ouaki ouvre une boutique de 50 m² à Barbès, il souhaite lui donner le nom de Tita, le surnom de sa mère. Mais la marque a déjà été déposée par une commerçante du quartier qui menace de lui faire un procès. Alors, comme les lettres géantes du magasin sont prêtes, il intervertit les deux syllabes. Ce sera Tati. Un nom qui va résonner dans le monde entier pendant un demi-siècle.

Ainé d'une famille juive de huit enfants, installée à la Goulette, quartier populaire de Tunis, le futur Jules Ouaki naît en 1915. En 1930, il acquiert la nationalité française. Devenu sellier, il est brièvement mobilisé en 1940, mais, en raison des lois antijuives de l'État français, il rejoint les Forces navales françaises libres à Beyrouth, en mai 1943. À la Libération, il se lance dans l'import-export d'huile au Liban puis arrive à Paris où il abandonne son ancien prénom, Ichia, pour Jules. En 1947, il crée un premier commerce de tissus, Tapitext. Puis il a une idée de génie : vendre en vrac du linge de maison à prix cassés. Il ouvre d'abord un magasin rue Belhomme avant de s'installer 22 boulevard de Rochechouart, dans un espace plus grand, face au métro aérien. Le succès est immédiat : il achète des lots soldés qu'il paye cash, fait tourner ses stocks à toute allure,

et propose à sa clientèle des marchandises à tout petit prix. Ensuite, il choisit une présentation des articles façon « bazar » débordant sur le trottoir dans des bacs à fouilles, ce qui change le rapport des clients au lieu de vente. De la boutique fermée on passe à un espace ouvert. Enfin, le slogan « Tati, les plus bas prix » – associé à un logo bleu sur fond vichy rose et blanc, visible depuis le métro aérien – attire la clientèle populaire du quartier. Les immigrés du 18^e sont les premiers à faire sa fortune.

Trente-cinq millions de visiteurs

À la fin des années 1970, le magasin accueille jusqu'à 40 000 clients par jour. Durant la décennie suivante, c'est le lieu le plus visité de France. La tour Eiffel, le Louvre, l'Arc de triomphe sont dépassés. Tati, c'est un monument, « une institution qui fait se déplacer trente-cinq millions de visiteurs »,

écrit Le Figaro en 1987. « Barbès, sans les magasins Tati, ne serait plus Barbès », titre aussi L'Express en 1980. Des photos de l'époque montrent les queues sur le boulevard. On s'arrache la bonne affaire du jour à prix bradé. D'anciens employés se rappellent : « Il y avait tant de monde... Certaines clientes se battaient devant les bacs, l'une ayant trouvé une chaussure gauche, l'autre la droite. C'était parfois la sécurité qui les séparait ! » C'est « l'âge d'or » de Tati, qui se développe à grands pas. En 1978, Tati s'agrandit jusqu'à disposer de 2 800 m² grâce au rachat des commerces adjacents. On raconte que le propriétaire aurait racheté tous les hôtels de passe du coin pour en faire des magasins.

En parallèle, l'entreprise s'implante dans d'autres quartiers parisiens, à République et rive gauche, rue de Rennes (au rez-de-chaussée de l'immeuble Félix Potin) – selon la légende, Simone Veil y aurait fait ses courses de Noël, et Madonna acheté la petite culotte lancée au public ! Puis des magasins s'ouvrent un peu partout en France, 170 au total. Ce succès commercial s'accompagne d'une gestion sociale paternaliste qui comprend l'ouverture d'une colonie de vacances pour les enfants des salariés et l'organisation de fêtes. Monsieur Ouaki est un patron rigoureux mais apprécié. À sa mort, en 1982, le choc est immense. Sa veuve, Éléonore, assure un certain temps la relève, avant que son fils aîné, Gregory, qui avait été désigné par le patriarche pour lui succéder, ne reprenne les rênes de l'entreprise. Mais celui-ci meurt à son tour accidentellement après un an de direction. La famille se déchire. La société est durement secouée par l'attentat terroriste du 17 septembre 1986, juste devant la devanture du magasin de la rue de Rennes, faisant sept



Thierry Nectoux



morts et cinquante-cinq blessés. Pendant plusieurs mois les clients évitent Tati bien que la marque ne semblait pas visée par les assaillants.

Fabien, le fils qui n'a pas le profil d'un business man

Après plusieurs années d'incertitudes, le cinquième des fils de Jules Ouaki, Fabien, prend les commandes de Tati. Il s'est tenu jusqu'alors à distance des affaires de son père et n'a pas le profil d'un « business man ». Ses centres d'intérêt sont plutôt l'animation dans les radios libres, le rock et le bouddhisme, mais il a le goût du pouvoir. Avec l'appui de sa mère, il rachète les parts de ses frères et devient actionnaire majoritaire, puis président directeur général. Le modèle économique qu'il veut développer est aux antipodes de celui de son père. Il diversifie la marque (Tati bonbons, optique, bijouterie, voyages) et exporte l'enseigne à l'étranger, avec le but, selon sa formule, de passer du « cheap au chic », mais du « chic popu ». Il s'entoure de jeunes créateurs, dont Azzedine Alaïa pour la collection Capsule, première rencontre entre le luxe et la mode populaire. Il choisit la rue de la Paix pour vendre ses bijoux, s'offre les plus grands musées parisiens pour les 50 ans de la marque. Il ouvre une boutique de robes de mariage sur la 5e avenue à New York. Les robes ne se vendent pas et Tati ferme le rideau un an plus tard.

Le dépôt de bilan est inévitable

À Barbès, les articles sont trop chers pour les habitués de la marque. Les ventes sont en chute libre. Les anciens cadres historiques ne sont plus d'accord avec cette nouvelle stratégie et plusieurs d'entre eux s'en vont. Si Enrico Macias réussit encore, à l'occasion de fêtes de la marque, à déclencher des tonnerres d'applaudissements, le cœur n'y est plus. Fibre sociale, ou entêtement, Fabien Ouaki refuse tout plan social. Après avoir envisagé de passer la main, suite à un assaut de son domicile par des hommes en armes, il tente de revenir aux méthodes de son père, avec cependant le projet d'ouvrir le capital et de trouver un

partenaire. Mais le contexte a changé, la concurrence est rude avec l'arrivée sur le marché de Zara, Celio, H&M, qui font fabriquer en Asie des dizaines de milliers de pièces de confection qu'ils revendent à des prix de plus en plus bas. Les vieilles recettes ne fonctionnent plus. La dette est énorme. Petit à petit, il brade le patrimoine familial, vend le cinéma Louxor à la Mairie de Paris et se débarrasse même de son écurie de chevaux. Le dépôt de bilan est inévitable. Le 26 juillet 2004, Fabien Ouaki annonce la vente de la marque, provoquant la colère des salariés. Il ne peut plus se rendre à son bureau sans une protection renforcée. L'enseigne est finalement rachetée par Vetura, filiale à 50 % du groupe Eram, pour 10 millions d'euros, auxquels s'ajoutent un maximum de 4,5 millions d'euros pour les stocks des magasins, dans le cadre d'un plan de cession, afin de relancer son développement. La société prend le nouveau nom de Tati Développement. Fabien devient invisible. Une longue agonie commence. Des magasins sont fermés. Un tiers des salariés sont licenciés.

« La fin de Tati, c'est la fin d'une vie, la fin d'une vie pour moi, pour tous les Maghrébins, tous les Africains et bien d'autres. »

Un patrimoine social majeur de Paris disparaît

En 2017, la rumeur court à Barbès que Tati va fermer ses portes. En réalité, l'enseigne est de nouveau à vendre. Le groupe Eram a mandaté une banque afin de trouver un acquéreur pour sa filiale Agora Distribution, qui compte 156 magasins dont 83 % à enseigne Tati. Le tribunal de commerce doit désigner un repreneur. Dans un contexte de tension intense, il donne son accord à la reprise par GIFI et c'est une explosion de joie dans le vieux magasin. Philippe Ginestet, le PDG, s'engage à préserver le magasin de Barbès. Un nouveau slogan commence à circuler : « Tati, j'aime ses prix ». Mais deux événements vont précipiter la fin. Le premier, à caractère social, intervient à l'été 2019, au lendemain des annonces de Philippe Ginestet : la CGT appelle l'ensemble des salariés à se mettre en grève et à manifester pour exprimer leurs revendications lors de la première réunion de négociation organisée par la direction. Elle rappelle que « le repreneur avait promis de tout mettre en œuvre pour déve-

▲ À gauche, manifestation des salariés de Tati le 4 mai 2017 devant le magasin boulevard Barbès.

À droite, au début des années 1990, des clients devant les bacs à fouille, symboles du magasin à l'enseigne vichy rose.

opper au maximum l'enseigne et de ne pas faire de PSE (plan de sauvegarde de l'emploi). Or deux ans après la reprise, en 2017, il annonce la fermeture de 13 magasins, la cession d'au moins 26, la transformation des Tati en Gifi, la fermeture de l'entrepôt. » Le second est lié à la crise sanitaire du coronavirus. Le directeur général de la société en ajoutera un troisième : « Tati n'a jamais vu le retour de ses clients vers son centre historique de Barbès. »

En juillet 2020, la direction annonce la fermeture de l'emblématique magasin du 18e, le dernier à porter la marque Tati en France. Ses 34 employés sont licenciés. Le magasin ferme définitivement ses portes en septembre 2021. Pour une employée, « c'est une partie de notre patrimoine français qui s'en va. » Un client de plus de 40 ans fait part de sa tristesse : « La fin de Tati, c'est la fin d'une vie, la fin d'une vie pour moi, pour tous les Maghrébins, tous les Africains et bien d'autres. »

Aujourd'hui, quel avenir pour l'îlot qui abritait autrefois les magasins Tati ? Le mythique bâtiment haussmannien, emblème du magasin, qui accueillait autrefois la non moins fameuse brasserie Dupont fondée en 1887, est aujourd'hui en travaux. Un dossier de la mairie du 18e du 6 juin 2023 indique que l'îlot « Tati » est « un patrimoine social majeur de Paris et un ensemble architectural singulier ». Le départ de l'enseigne en 2021 et la mise en vente de l'îlot ont donné naissance au projet de La Passerelle, porté par le groupe Immobilier France, sélectionné par la Mairie de Paris dans le cadre du programme « inventer Paris » et présenté dans notre numéro 313 de 2023. Sont prévus, la réalisation de 22 appartements en accession et de 8 logements sociaux ; de 2 700 m² de bureaux ; de 1 350 m² de commerces ; une résidence hôtelière de 800 m² ; un équipement culturel de 700 m². Seule l'enseigne est encore visible depuis le métro aérien. ● DOMINIQUE DELPIROU

Citations extraites du magazine de France 2, Complément d'enquête, du 9 août 2018.

EXPOSITION

AUGUSTE HERBIN, L'EXPLOSION DE LA COULEUR

Est-il fauve, est-il cubiste ? Est-il figuratif ou abstrait ? Auguste Herbin est tout cela, témoignant par son œuvre, encore grandement méconnue, de son ancrage dans ce vingtième siècle de la modernité.

C'est un parcours articulé autour de sept périodes, celles qui reflètent la recherche artistique et le renouvellement permanent d'un peintre essentiel (et pourtant oublié) de l'art moderne, que déploie la nouvelle exposition du musée de Montmartre.

Auguste Herbin s'est longuement nourri de l'effervescence qui régnait dans le Montmartre du début du XXe siècle. Peu après son arrivée à Paris, il prend en effet la suite de Picasso au Bateau-Lavoir où il vivra vingt ans. Très vite, il est proche de tous ceux qui « inventeront » l'art moderne : Picasso bien sûr, mais aussi Gris, Braque, Metzinger ou encore Gleize. Né au Cateau-Cambrésis, le jeune Auguste Herbin fait preuve d'un talent de peintre dès son plus jeune âge, talent qui le mènera d'abord à Lille puis à Paris, où sa créativité trouvera l'espace pour s'exprimer. Rapidement, les marchands d'art s'intéressent

à lui et à son audace. Herbin sera ainsi accompagné presque tout au long de sa vie par des critiques et des marchands qui auront compris l'importance de sa démarche.

D'abord fauve, avec une palette coloriste audacieuse, le peintre participe à la grande révolution picturale qu'est le cubisme, tout en conservant son intérêt pour la

couleur. Sensible aux idées sociales qui traversent l'Europe de l'après Première Guerre mondiale, il s'intéresse au monumentalisme qui souhaite faire entrer l'art dans la cité, avant de retourner un temps au figuratif. Puis il développe ce que les deux commissaires de l'exposition, Cécile Berchiche et Mario Chouairy appellent « l'abstraction circulaire » et fonde l'association Abstraction Création, proche de Delaunay, Hélicon ou Léger.

Un alphabet plastique incompris

Mais l'alphabet plastique est la véritable apothéose de l'exposition : cette méthode conçue par Herbin associe vingt-six couleurs à des formes géométriques et à des sonorités. Elle est une synthèse, fruit de sa lecture de Goethe, de la réflexion jamais démentie de l'artiste sur la couleur, de son expérience autour de l'abstraction. Le peintre l'a mise en place durant la Seconde Guerre mondiale, aboutissement d'une vie de recherche et vraie révolution qui signera la rupture avec son époque. Ce travail se heurte à l'incompréhension et on oublie Herbin. Pourtant, comme le montre clairement cette exposition, première en France, le « maître révélé » ouvre la voie à l'art cinétique et optique et influencera les générations qui suivront. ●

DOMINIQUE BOUTEL

Jusqu'au 15 septembre au musée de Montmartre, 12 rue Cortot, métro Lamarck-Caulaincourt, ouvert tous les jours de 12 h à 19 h, museedemontmartre.fr

LE COUP DE CŒUR DU DISQUAIRE

À l'écart du grand circuit de l'industrie musicale, nos disquaires ont eux aussi des pépites à proposer. Ce mois-ci, Jaurès de Soul ableta jette un coup de projecteur sur trois disques.

On commence par un vinyle sorti en février dernier, **Wagadu Grooves : The Hypnotic Sound of Camara**. Ce dernier, producteur de musique malienne dans les années 1970-1980, gère maintenant un magasin alimentaire juste à côté de Soul ableta. « Un jour, un gars est passé le voir pour lui acheter la licence de certains de ses titres, uniquement édités sur cassette, pour pouvoir sortir une compilation », raconte Jaurès. Résultat, un disque inédit sur lequel fusent de la musique de griots, mais aussi « certains titres avec des arrangements plus funky et groovy ». Ensuite, nous découvrons Alioune Agbo.

Ancien guitariste de la chanteuse sud-africaine Miriam Makeba, cet habitant de la rue Stephenson a autoproduit un nouveau disque intitulé **Savalou**, « un album de jazz qui tend vers l'afro-jazz ». Enfin, place à Dawchy, artiste guadeloupéen installé à Montpellier, dont l'album **Mizik pou kabanné** oscille entre compas, raggamuffin, zouk et lo-fi. Sur la face A : des musiques de chambre, sur la face B : des titres pour danser. ●

MAXIME RENAUDET

Soul ableta, 47 rue Marcadet. Ouvert du lundi au dimanche sauf le mercredi, de 13 h à 19 h. 01 73 75 80 79

EXPO

L'ESPRIT DE L'ART ET SES CRÉATEURS SINGULIERS

Une partie de la collection d'art brut Treger-Saint Sylvestre, habituellement hébergée à Porto, fait escale à Paris. L'occasion de découvrir des artistes tous plus originaux les uns que les autres.

L'art brut est ce désir « d'explorer, d'expérimenter, d'adopter des véhicules autres que celui que la culture nous a imposé » selon Dubuffet. Une nouvelle fois la Halle Saint-Pierre accueille une collection patiemment constituée, celle de Richard Treger et Antonio Saint-Sylvestre, entamée dans les années 1980. Avec L'esprit singulier, 86 artistes sont à découvrir pour voguer entre une infinité d'horizons, entre folie et passion, désespoir et poésie, douceur et angoisse, vie et mort.

Montages, dessins, peintures, sculptures, collages... on entre dans un foisonnement de couleurs, de formes improbables, de visages déformés, d'associations audacieuses qui inspire des sensations diverses. Joyeuses sont les céramiques ludiques de Monica Machado, les bustes velus d'Alfredo Garcia Revuelta (photo) ou les encres de chine colorées de Guo Fengyi.

Plus inquiétantes sont les aquarelles d'Henry Darger (dont l'une est baptisée *This is what we do to little christian dog child salves*), les huiles sur toile de Dado ou les dessins au crayon de Foma Jaremschuk. L'étrangeté des collages métalliques d'Eude Menichetti ou des sculptures mécaniques d'A.C.M. ne manquent pas non plus de capter le regard du visiteur. Avec, ce qui est plus rare dans les expositions consacrées à l'art brut,

une petite salle réservée au travail de la photo (des œuvres en provenance des quatre coins du monde, comme toute la collection). Les créations du Cubain Jorge Alberto Cadi, celle du Français Pierre Molinier, de l'américain Eugene Von Bruenchenhein ou du Polonais Tomasz Machciński sont particulièrement surprenantes. ●

SANDRA MIGNOT

L'esprit singulier, à la Halle Saint-Pierre, 2 rue Ronsard (M° Anvers). Jusqu'au 14 août. Ouvert du lundi au vendredi de 11 h à 18 h, les samedis de 11 h à 19 h, les dimanches de 12 h à 18 h.



LE CORPS COMME UNE ARME

À l'occasion de la sortie d'*Apolonia, Apolonia*, le documentaire de Léa Glob qui lui est consacré, nous avons rencontré sa protagoniste, la peintre Apolonia Sokol dans son atelier situé en plein Montmartre.



Apolonia, Apolonia, de Léa Glob, sorti le 27 mars 2024.

Apolonia, *Apolonia* a démarré sa carrière fin 2022 au festival d'Amsterdam où le film reçoit le Grand prix. C'est le début d'un tour du monde, de la Pologne à Hong-Kong qui se conclut par la récente sortie en France. L'aventure cinématographique avait débuté en 2009. Léa Glob, une étudiante danoise, cherche une artiste pour figurer dans un court métrage scolaire. On lui parle d'Apolonia. Elle débarque à Paris pour

filmer le quotidien de la jeune peintre. À la fois Cendrillon au Lavoisier Moderne Parisien, où elle fait le ménage et tient la buvette et élève appliquée aux Beaux Arts. À cette époque, son style prend forme : de grands formats peints à l'huile, des personnages, le plus souvent féminins qui regardent le spectateur dans les yeux. On la rapproche d'Artemisia Gentileschi, de Frida Kahlo : des femmes qui ont su convertir leur souffrance en beauté. À la fin du tournage, Léa ne quitte pas son

modèle. Il y a tellement plus à raconter. Durant treize ans elle accompagnera la trajectoire d'Apolonia. Descendue dans la fosse aux lions (à l'exception d'une parenthèse à la Villa Médicis), la peintre est confrontée aux agents du marché de l'art : galeristes, marchands, intermédiaires jouant avec la cote des artistes comme au casino. Les incitant à produire à marche forcée, imposant des prix artificiels dans le seul but de créer une bulle spéculative. Lors d'un séjour en

Californie, Apolonia trouvera la manière de se délivrer de ce carcan. En se mettant à nu. Littéralement.

Deux artistes en miroir

Plus le film avance, plus il se transforme en deux portraits croisés de la réalisatrice et de son modèle. Léa côtoie la mort à la naissance de son enfant. Tandis qu'Apolonia travaille, multiplie les expositions, récolte les récompenses. Ce documentaire est pour elle l'occasion de se réapproprier son histoire dans une optique féministe.

Apolonia a vu le jour à l'hôpital Bichat. L'événement était filmé par son père. Passionné de vidéo il a déjà mis en boîte la conception du bébé et la grossesse de sa compagne. La fillette pousse rue Léon, au Lavoisier moderne parisien que ses parents ont fondé. L'endroit est humide car une source court dans le sous-sol. Gervaise n'est pas loin. Dans les années 1990, le Lavoisier est bien plus qu'un théâtre, un lieu de vie ouvert sur le quartier de la Goutte d'Or. On peut y croiser les patients d'un hôpital psychiatrique ou des accueillants du Planning familial. Surtout, quantité d'artistes venus accrocher leurs œuvres sur les murs de la galerie. Tous les genres sont représentés, jusqu'aux caricaturistes de la place du Tertre.

En 2012 il devient l'antenne locale des Femmes. La façon dont ces femmes, venues de l'Est comme la mère d'Apolonia, défient l'oppression en affichant leur corps, impressionne la jeune française. L'année suivante, un incendie à l'origine incertaine, se déclare. Oksana Shachko, devenue proche d'Apolonia, sera la seule à rester. Aujourd'hui l'artiste n'oublie pas combien fréquenter ces personnalités lui a appris à s'imposer dans la vie. ●

MONIQUE LOUBESKI

THÉÂTRE

UN HUMOUR DÉCAPANT À L'ÉRUDITION SENSIBLE

Comment parler du changement climatique sans raser son auditoire ? Frédéric Ferrer livre sa solution avec des « conférences » ludiques et mises en scène.

Frédéric Ferrer présente deux « cartographies » conçues comme des « conférences décalées », l'une créée en 2010 et l'autre en 2017. En fait, pas de panique, on est bien au théâtre et on s'amuse beaucoup dans ces fausses conférences dont « le principe est d'interroger un territoire, avec une question qui se pose sur ce territoire et de tenter

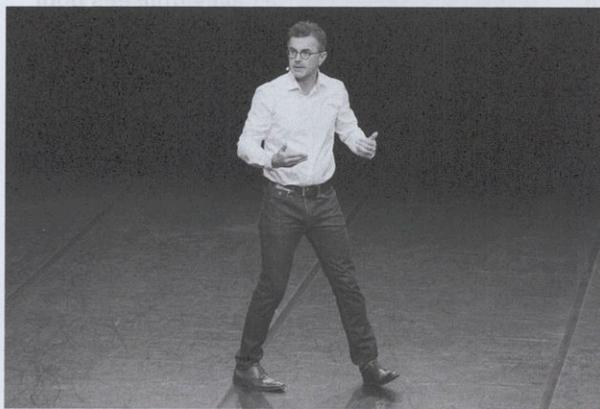
d'y apporter des réponses ». Par exemple, « en septembre 2008, la NASA lâche 90 canards jaunes en plastique dans un glacier du Groenland pour mesurer la vitesse du réchauffement climatique. Attendus quelques semaines plus tard dans la baie de Disco, les canards ne réapparaissent pas. » (Bonne) question : « Où sont passés les canards ? »

De la conférence à la performance, Frédéric Ferrer crée une forme singulière pour aborder avec un humour décapant un sujet ultra sérieux : le réchauffement climatique. Bien sûr, sa « vocation n'est pas de faire un cours sur la fonte de la glace, ce n'est pas didactique et tout n'est pas dit sur le sujet, mais... tout ce qui est dit est vrai ». Précisons que l'auteur, comédien et metteur en scène, est aussi géographe

de formation. De quoi faire réfléchir, discuter avec son voisin et passer une très agréable soirée. On en redemande. Il sera en juin à La Villette avec *Olympicorama*, une proposition de

mise en jeu des Jeux olympiques, où il invite à chaque fois des personnalités du monde du sport et des championnes et champions olympiques. ●

DANIELLE FOURNIER



À la recherche des canards perdus, jusqu'au 19 juin. Le mardi et le mercredi à 19 h, au théâtre de l'Atelier, place Charles Dullin (M° Anvers ou Abbesses). 0146064924

THÉÂTRE

DANSER POUR EXORCISER LE PIRE

Andréa Bescond reprend la pièce qu'elle a écrite en 2014 autour de son enfance violée. Les *Chatouilles ou la danse de la colère* racontent le drame, ses conséquences dans sa vie d'adulte puis la résurrection.

Les chatouilles, c'est ainsi que l'ami de ses parents appelait les petits moments qu'il aimait passer seul dans la salle de bains avec Odette. Ces petits moments où il violait la fillette de huit ans en toute impunité jusqu'à ce que celle-ci parte étudier la danse dans un internat. De ce traumatisme, Andrea Bescond a fait une pièce *Les chatouilles ou la danse de la colère* et un film, tantôt drôles et tantôt poignants, dans lesquels elle joue son propre rôle. Mais aussi tous les autres.

Sur scène elle est la petite Odette et son bourreau, elle est la jeune femme adulte et sa mère lorsqu'elles tentent d'engager une thérapie. Elle est la prof de danse de ses premiers pas et son camarade Benjamin chargé d'incarner un pistil dans le spectacle de fin d'année, elle est son pote du quartier Manu et même Rudolf Nouriev qui sort de la tombe pour lui permettre de supporter l'internat. Parmi cette galerie de portraits, certains sont particulièrement truculents. Comme si l'excessivité de la prof de danse ou l'enthousiasme de Benjamin permettaient au public de mieux avaler la pilule de l'horreur vécue par Odette/Andrea.

Saluée par la critique et le public

La pièce aujourd'hui reprise au théâtre de l'Atelier, a révélé l'artiste au grand public en tant qu'autrice et comédienne en 2014. Elle a été couverte de récompenses : prix de l'interprétation féminine au festival d'Avignon, prix du jeune théâtre de l'Académie française et Molière du seul en scène en 2016 pour ce spectacle. Puis un



Claude Poché

César de l'adaptation en 2019 pour la version cinématographique du récit. Pas étonnant. La comédienne est remarquable, passe d'un personnage à un autre avec une dextérité incroyable et, grâce à la danse, met son corps entier au service de son propos. Tout juste pourrait-on reprocher

quelques longueurs. Mais les émotions sont au rendez-vous et les larmes montent aux yeux de bien des spectateurs. ● SANDRA MIGNOT

Jusqu'au 1er juin, les jeudis, vendredis et samedis à 21 h, théâtre de l'Atelier, place Charles Dullin, (M° Anvers ou Abbesses). Résa : 01 46 06 49 24.

LE 18^e EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

RONIN DE JOHN FRANKENHEIMER (1998)

Un ronin est un samouraï sans maître. Une façon plus élégante de désigner un mercenaire. Comme ces quatre hommes qui pénètrent tour à tour dans un café de Montmartre.

La scène d'ouverture montre Sam (Robert de Niro) descendant les escaliers de la rue Drevet. Il tourne autour du « bar de Montmartre », repère la sortie de secours et planque son arme sous une caisse. À

l'intérieur, il retrouve Vincent (Jean Reno) et les deux autres hommes recrutés par Deirdre (Natasha Mc Elhone), une activiste de l'Armée républicaine irlandaise (IRA).

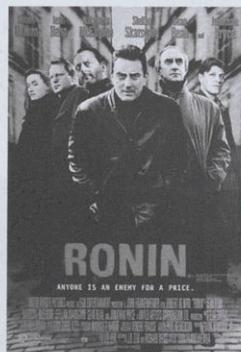
Si l'extérieur était, à l'époque, celui du Blue Sky au 32 de la rue des Trois-Frères, l'intérieur a été recréé aux studios d'Epinay.

L'endroit a ensuite fermé. Vide, il s'est transformé en squat avant d'être détruit par un incendie en 2010. Il abrite aujourd'hui la brasserie Patoche.

Le réalisateur, qui a longtemps vécu à Paris, filme la ville sous

toutes ses coutures, des quais de Seine à la poste de la rue Singer. Puis la recherche d'une mallette au contenu bien mystérieux entraîne la bande en Provence. L'occasion d'une course poursuite dans les ruelles du Vieux-Nice.

Ronin assume d'être un film d'action avec des flingues et des bagnoles surpuissantes. Il y aura juste une respiration romantique au Majestic de Cannes entre Sam et Deirdre. La piste de la mallette ramène tout le monde à Paris. Sam et Vincent remarquent qu'elle ressemble beaucoup à celles utilisées pour transporter les patins. Ce qui les amène au Zénith où se produit la championne de patinage Natacha Kirilova (Katarina Witt, devenue russe pour l'occasion).



Une fois la mission terminée, le groupe se retrouve une dernière fois dans le bistrot de la rue des Trois-Frères. La séquence finale voit Vincent monter les marches descendues par Sam au début du film. ● MONIQUE LOUBESKI

EXPO

DRÔLES DE BONSHOMMES

Des habitants pas comme les autres ont investi l'atelier Véron, tout droit sortis de l'imaginaire de Didier Hamey.

La galerie atelier Véron, dans son bout de rue tranquille, est toujours une porte ouverte sur l'ailleurs, l'inattendu, l'inconnu. Cette fois-ci, elle ouvre sur la forêt et les êtres étranges qui parfois la peuplent. Didier Hamey est né en 1962 à Dunkerque et on peut lui supposer dès l'enfance un regard curieux sur les plis les plus cachés de la réalité, le regard de l'Alice de Lewis Carroll. Les œuvres présentées sont pour l'essentiel des gravures de moyen format, finement exécutées à la pointe sèche sur plexiglas, tirées sur papier japon et contrecollées sur vélin. Le résultat, virtuose, aspire le regard — car il nous regarde : au centre de chaque paysage, de chaque portrait de bestiole, entre les graminées, les feuilles et les pierres, il y a toujours un ou plusieurs yeux. Tenons-nous bien, on nous observe.

L'exposition comprend aussi quelques sculptures, étonnantes carcasses de crabe, rehaussées d'ailes de papillons, d'escargots, de plumes, d'une inquiétante

beauté. Ou encore quelques silhouettes plus humaines, homme sauvage hérissé d'écaillés de pigne, ou magnifique arpenteur monté sur de longues jambes de bois sec : comme le marcheur de Giacometti, il avance fermement vers un horizon nécessaire, qu'il est seul à connaître. ● BÉATRICE DUNNER

Les bonshommes de Didier Hamey, galerie atelier Véron, 31, rue Véron (M° Blanche). Jusqu'au 28 mai, ouvert du lundi au samedi, de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h.



THÉÂTRE

UN TAHITIEN À MONTMARTRE

Le spectacle musical d'Eddy Kelly transporte dans le Pacifique l'espace d'une heure et demie dépayssante.

A l'ouverture, un beau et grand jeune homme tahitien, longue tresse noire, sourire étincelant, entame un récital typique polynésien. Accompagnées d'une vahiné, la guitare et la belle tessiture d'Eddy Kelly bercent le public. On en oublie qu'il s'agit d'un spectacle, qui passe alors du registre du concert à la comédie. Ou l'histoire d'un Tahitien rêvant de vivre la vie d'artiste à Paris. Des étoiles pleins les yeux, l'aventurier raconte alors son histoire : l'arrivée à Montmartre, la volonté de se former et de se placer dans le dur monde du spectacle. Le revers de la médaille : l'éloignement du pays, son fœna, son île adorée. Le manque de sa terre natale pourtant si présente dans cet accent toujours reconnaissable, Eddy le confie à sa partenaire Lauriane Dumas. Petite conscience joyeuse, elle lui permet de dévoiler toute sa palette de jeu : chansons façon Disney, comédies musicales à l'américaine, classiques français... Certains trouveront le spectacle naïf et sans doute inachevé. Mais c'est justement la candeur d'Eddy et son naturel, généreux et très respectueux, qui nous fait passer un moment de fraîcheur, comme une brise légère sur une plage de Polynésie. Et ça fait du bien. ●

ERIC SERILLIN

Un Tahitien à Montmartre, dimanche 5 mai à 19 h 30, au théâtre Montmartre Galabru, 4 rue de l'Armée d'Orient, métro Blanche. 12 €. 09 75 20 51 41.

EXPO

IVRESSE-TENDRESSE

La galerie AVM présente à la fin du mois « Mal de terre », une exposition sensible et bucolique où de grands plans marins jouxteront des personnages dotés d'expressions d'infini. Daniel Besace-Riou et Lionel Rigault, respectivement, sont exposés ici après que leur travail a été présenté à la Halle Saint-Pierre. Tandis que les immensités aqueuses et habitées, rayonnantes inspirent l'un, l'autre représente des humains, singuliers et intrigants par leurs moues. Les touches des deux peintres sont vives et invitent au rêve, poésies de nuées côtoient mélancolies individuelles et collectives. Leurs univers dardent d'une joie qui déstabilise. Comme un mal de terre sans excès. ●

NOÉMIE COURCOUX-PÉGRIER

Galerie AVM, 42 rue Caulaincourt (M° Lamarck-Caulaincourt). Jusqu'au 19 mai. Du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h.

FESTIVAL

CONCERTS ET ANIMATIONS À TRAVERS BARBÈS

Des concerts, des performances, de la danse, des ateliers et même une soirée jeu et des activités pour les enfants : le **festival Magic Barbès** est de retour à la Goutte d'Or. Cinq jours de festivités, parmi lesquelles il sera difficile de choisir. Il y a la programmation musicale concoctée par le FGO Barbara : **Ko Shi Moon et Anissa Baroudi**, le 23 mai. Un concert de la **Scred Connexion** le 24 mai. **Sofiane Saïdi, La Louve et Wazeem** le 25 mai à 20 h. Mais aussi à travers tout le quartier, des événements en libre accès : une exposition pour les vingt ans de la compagnie **Gaby Sourire**

(lire aussi p. 14) dans le hall d'exposition du FGO Barbara ; une lecture et rencontre autour de l'ouvrage *Les portes de Gauz* à la salle Saint-Bruno (le 22) ; un atelier nutrition sur la thématique du sucre chez **Quartier libre/4C** (le 24) ; une scène ouverte de slam le 24 au FGO Barbara ; ou le sape bar et la collecte de vêtements de travail organisée par La cravate solidaire à l'hôtel 25hours Terminus nord, 12 boulevard de Denain le 25. Réservez votre semaine. ●

S.M.

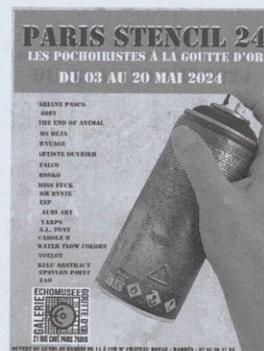
Magic Barbès United, du 22 au 26 mai, dans toute la Goutte d'Or. Programme complet : <https://fgo-barbara.com>.

EXPO

POCHOIRISTES DE LA GOUTTE D'OR

Paris stencil 24 propose un voyage à travers les messages politiques, les portraits, symboles ou citations qui ornent les rues de nos quartiers, apportant une note de couleur et de créativité à l'espace public. Ariane Pasco, Adey, The End of Animal, Falco, Mosko, Miss Fuck, Yarps, Carole B, Yoeloy, Kelu Abstract, Zao et beaucoup d'autres exposent leurs œuvres qui ont popularisé cette forme d'art urbain. Des démonstrations de *live painting*, des concerts et ateliers sont programmés du 10 au 12 mai et du 17 au 19 mai. ●

A.K.



Du 3 au 20 mai à l'Echomusée, 21 rue Cavé, (M° Château Rouge). Du lundi au samedi, de 14h à 19h, 07 61 30 37 82, echomusee.com

THÉÂTRE

UNE TRAGICOMÉDIE À CŒUR OUVERT

« Tu as de la chance d'être encore en vie. » C'est avec cette phrase de l'infirmière que Stella se réveille, après avoir été victime d'une crise cardiaque. Cet événement traumatisant d'une vie devient alors le fil conducteur d'une pièce tragicomique.



Émilie Brouchon

Stella partage aussi avec émotion sa passion pour l'écriture, subitement interrompue dans son enfance par une professeure de français qui l'a humiliée à cause de ses fautes d'orthographe.

Seule en scène

Sous la direction de Nicolas Briançon, Mélanie Page, tout en orange, évolue seule sur scène pendant 1 h 30, accompagnée seulement de quatre chaises, une table, un bloc-notes et... un bol de raisins. Des images en arrière-plan défilent pour planter le décor, tantôt à Prague, tantôt à l'hôpital. Dans *Ce qui ne nous tue pas*, le public emprunte différents sentiers : celui du rire et de l'introspection, de la légèreté puis de la gravité avec une histoire issue de la déportation des juifs. Cette pièce, présentée comme une « comédie sur la vie, la mort et ce qu'il y a entre les deux », révèle l'humanité dans ces instants d'angoisse, de douleur et d'espoir. ●

MARINE DERQUENNE

Ce qui ne nous tue pas, au théâtre Lepic, 1 avenue Junot, métro Lamarck-Caulaincourt, jusqu'au 12 mai, les jeudis, vendredis, samedis à 19 h et les dimanches à 17 h.

JEAN-CHARLES SKARBOWSKY, BOXEUR DE TAILLE

Après avoir grandi à Lamarck-Caulaincourt, Jean-Charles Skarbowsky s'est fait un nom en Thaïlande en mettant au tapis les meilleurs nak muays de sa catégorie. Mais aussi dans le 18e, où il est revenu pour enseigner son art. Portrait d'un champion qui a soif de rencontres.

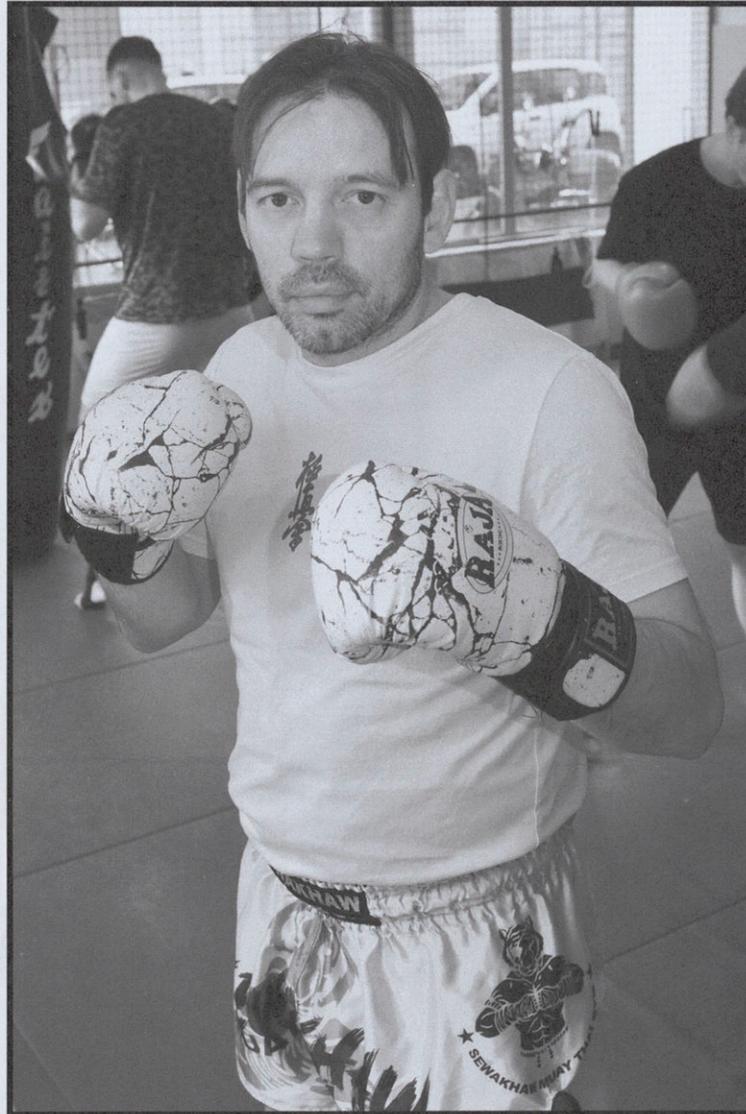
Le hasard fait parfois bien les choses. En 2019, alors qu'il cherche un lieu pour créer un camp d'entraînement de muay-thaï à Paris, Jean-Charles Skarbowsky tombe sur un local au 135 rue Lamarck, à quelques pas d'où il a grandi. « Mon père y a vécu presque toute sa vie, mes parents se sont rencontrés là et se sont mariés dans le 18e, explique-t-il d'emblée. Je me suis aussi marié dans le 18e et j'y mourrai. » Avant ça, Jean-Charles Skarbowsky a encore bien des choses à transmettre, lui qui a désormais deux salles à son nom dans la capitale. Une rue Lamarck, donc, puis une seconde dans le 20e, où il nous a donné rendez-vous quelques heures avant l'entraînement. Casquette d'un groupe de rap montreuillois sur la tête, blouson en cuir couleur camel sur le dos et sneakers blanches aux pieds : l'homme sait vivre avec son temps. Actif sur les réseaux sociaux, il n'est pas rare non plus de le voir sur la plateforme de vidéos Youtube. Tantôt pour raconter son parcours, tantôt pour mettre une raclée au créateur de contenu qui l'a invité. Car il a beau avoir pris quelques kilos depuis la fin de sa carrière, l'homme de 49 ans est loin d'être rouillé et ses coups sont toujours aussi millimétrés.

Génération Bruce Lee

Pourtant, c'est sur le tard que Jean-Charles a appris cet art martial. Né d'une mère qui a quitté la Roumanie à 20 ans et d'un père décédé trop tôt, le gosse de Lamarck, fils unique, est biberonné aux films d'arts martiaux. « J'aimais bien imiter ce que je voyais dedans, se souvient-il. Comme Bruce Lee, je me disais qu'en devenant fort tu devenais beau. Pour moi être le plus fort était quelque chose d'important. » Après avoir essayé l'aïkido et le kung-fu, qui lui apprennent la science du placement et du déplacement, Jean-Charles le bagarreur se rend dans une salle du 12e pour tester le muay-thaï, un art martial complet qui met l'accent sur le mental et qui donne le droit d'utiliser les poings, les coudes, les tibias et les genoux. Mais une fois encore, au bout de trois mois, il abandonne.

Il y retournera l'année suivante et cette fois-ci ce sera la bonne, malgré le scepticisme de sa mère. « Pour continuer ce type de sport, il faut que tu aies

« Mon père a vécu presque toute sa vie à Lamarck, mes parents se sont rencontrés là et se sont mariés dans le 18e. Je m'y suis aussi marié et j'y mourrai. »



Thierry Nectoux

un lien avec quelqu'un à l'intérieur de la salle, précise-t-il. Quelqu'un que tu as envie de revoir, qui t'apporte quelque chose et avec qui tu peux entretenir un lien amical ou paternel. » Ce quelqu'un, ce sera André Zeitoun, un maître en la matière qui va l'aider à devenir un vrai nak muay*.

Un aller simple pour Bangkok

Fruit du hasard, déjà, cette rencontre avec son futur mentor va changer son adolescence et une partie de sa vie. Après quelques mois sous sa houlette, le jeune Skarbowsky participe à son premier combat. « J'ai dit oui parce que sinon j'étais un lâche. Je voulais qu'on sache que je n'avais pas peur d'en faire un », dit-il. La peur ne l'empêchera pas de gagner et d'enchaîner treize victoires d'affilée. Puis à 18 ans, comme Zeitoun avant lui, Jean-Charles s'envole pour la Thaïlande afin d'apprendre aux côtés des meilleurs. Problème, l'adaptation ne se passe pas tout à fait comme prévu. « Ce que je ne savais pas, c'est que pour s'entraîner dans un camp il faut y être invité. En plus de ça, je m'étais blessé à la plante du pied comme beaucoup, explique-t-il. Mais une fois remis, j'ai décidé de faire un combat dans un bar, tout seul, sans coach. J'ai gagné par KO au premier round,

puis j'ai enchaîné les victoires. Du jour au lendemain, je suis devenu quelqu'un. » Ce quelqu'un, il le deviendra aussi dans l'Hexagone quand il y retourne au milieu des années 90, devenant champion de France puis champion d'Europe des - 63,5 kg, à seulement 20 ans.

Alors que les jeunes de son âge étudient et sortent en boîte de nuit, lui s'entraîne sans relâche et enchaîne les combats. Le travail paie, puisqu'il est sacré champion du monde dans la catégorie des - 65 kg à l'an 2000. Puis il retourne en Thaïlande pour continuer son ascension. Celle-ci sera fulgurante, puisqu'il devient en 2003 le premier étranger à être classé numéro un au Radja, un des stades mythiques de Bangkok, avant de remettre ça trois ans plus tard, devenant une légende au Pays du sourire.

La méthode Skarbowsky

À la fin de sa carrière, en 2006, Jean-Charles comptabilise 97 combats pour 75 victoires, dont 50 par KO. Ses victimes s'en souviennent mais ne lui en tiennent pas rigueur. Comme la légende du muay-thaï, Robert Kaennorasing, mis KO par Skarbowsky en 2000 lors d'un gala à Las Vegas, avant de devenir son ami. « J'avais compris le truc : je frappais les gens pour me rapprocher d'eux, pour la reconnaissance, reconnaît-il aujourd'hui. Car quelqu'un qui est fort, tu es attiré par lui. » Si c'est grâce à sa force physique et mentale qu'il a écrit sa légende en Thaïlande, ce titi parisien le doit aussi à son tempérament. Ouvert et avenant, il a adopté

les us et coutumes locales. Au point de se faire tatouer un énorme sak yant** dans le dos, résultat d'une amitié nouée avec un maître tatoueur thaïlandais réputé.

De retour en France après sa retraite sportive, il a eu à cœur de transmettre son art. « Quand j'ai pris mon premier cours avec lui, je l'ai trouvé drôle, il était capable de faire des blagues en pleine séance. Je me suis dit qu'il avait forcément quelque chose à donner », confie un de ses élèves, Christian, la cinquantaine. Ce dernier n'est pas le seul à apprécier la méthode Skarbowsky. Enseignée en Thaïlande, aux Etats-Unis et au Canada, elle fait aussi le bonheur des amateurs franciliens de muay-thaï. Si vous voulez l'essayer à votre tour, vous aurez peut-être la chance de croiser l'ancienne légende Robert Kaennorasing, reconverti entraîneur, la star du MMA Baki et même des rappeurs ou des reggae-man. Mais ça, c'est une autre histoire... encore faite de rencontres. ●

MAXIME RENAUDET

* Nak muay est le nom donné aux pratiquants du muay-thaï, aussi appelé boxe thaï.

** Un sak yant est une forme de tatouage qui se compose de motifs géométriques sacrés censés offrir pouvoir, protection, fortune et charisme.